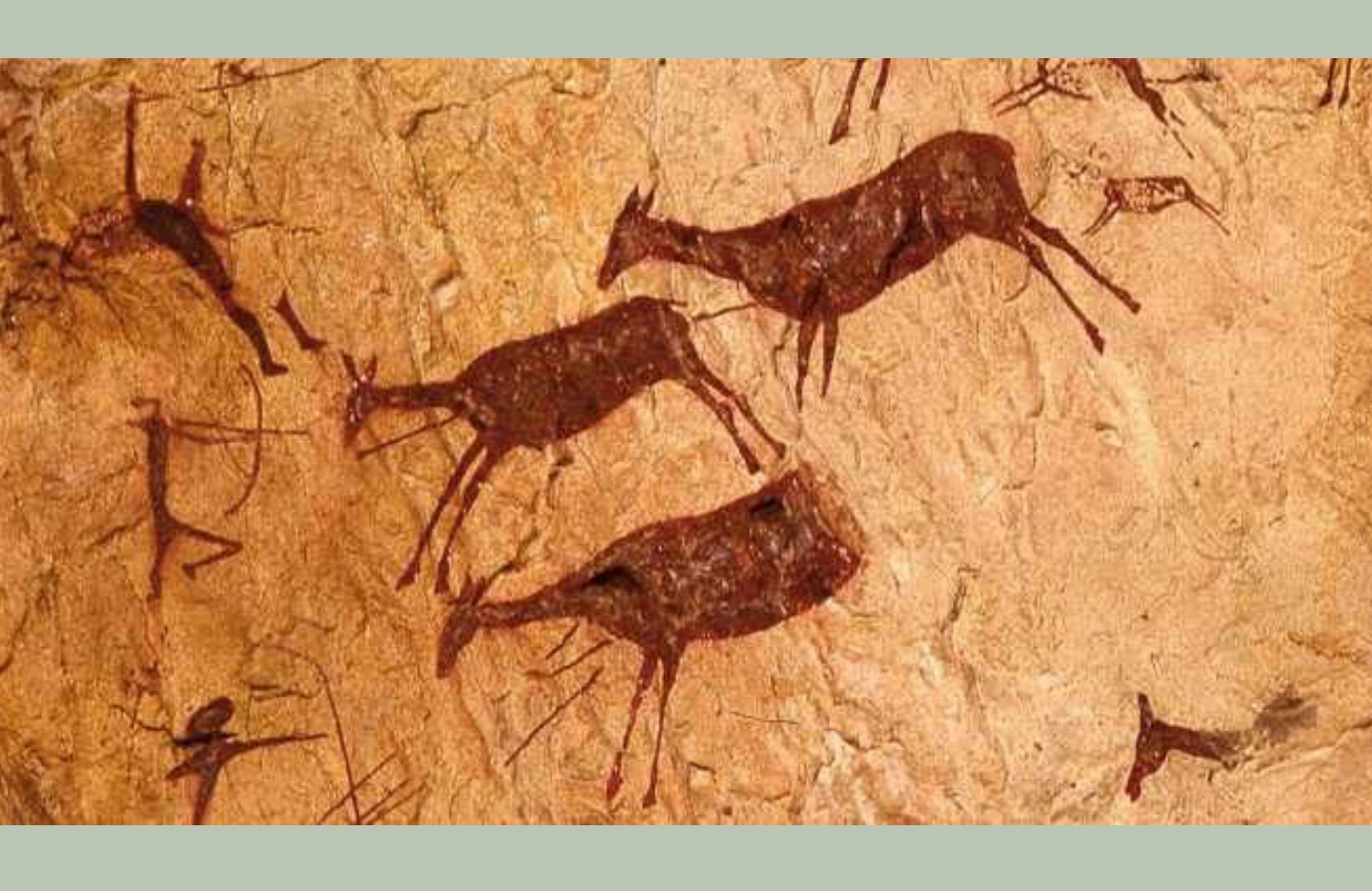
Robert Charbonneau

Aucune créature



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Peintures de la Cova dels Cavalls, à Valltorta, Tírig, communauté de Valence, Espagne.

M. Ducrocq-Poirier, *Robert Charbonneau* (1913-1967).

AUCUNE CRÉATURE

PREMIÈRE PARTIE

GEORGES HAUTECROIX suivait un étroit sentier de terre battue dans une pinède. Les conifères, longs et effilés – si serrés les uns contre les autres que le soleil ne traversait pas leurs têtes – tenaient à un sol rougi sous plusieurs couches superposées d'aiguilles pourries et rouillées. Et la lumière dans ces maillons de verdure prenait l'aspect d'une brume vaporeuse à travers laquelle apparaissait la masse des arbres. Il avançait toujours au pas de course. Bientôt les arbres s'espaçaient et il se retrouvait au pied d'une rue montante, où toutes les maisons, situées du même côté de la chaussée, étaient vides, ouvertes au vent et à la pluie de tous leurs carreaux éclatés. Une ampoule oubliée illuminait lugubrement des tessons de bouteilles au fond d'une cabine téléphonique éventrée. Tout indiquait une évacuation précipitée des lieux, à la suite d'une épidémie, pensa-t-il. Un ciel bas, fuligineux colorait la rue d'une lueur fauve. Il marchait lentement vers le sommet de la côte qu'un rideau de hautes herbes dissimulait au regard. Et, tout-à-coup, devant lui se dresse un homme de haute taille, un marteau à la main, l'œil homicide. Georges, médusé, sent qu'il perd de précieuses secondes à examiner son agresseur comme si les détails qu'il observe avaient une importance plus grande que sa sécurité immédiate. L'homme, dans la quarantaine avancée, porte un complet bleu marine qui fait paraître plus bleu l'éclat de son regard ; il a la lèvre mince, le nez recourbé et fin, les souliers déformés par un défaut qui porte son pied à rouler en dehors en marchant. Après une brève hésitation, l'homme bondit dans sa direction et Georges plonge dans le bois de sapins rouges, se déchirant à des milliers de piolets. Dans un autre cauchemar, il courait rue Amherst, en direction de l'arrêt de tramway de la rue Cherrier où, enfant, il avait été témoin d'un vol de sac à main qui avait fortement ébranlé sa sensibilité. Derrière le feuillage se dressait la bibliothèque municipale et la rangée de façades obliques qui jouxtent le petit square, rue Sherbrooke. Et, tout aussi soudainement que dans les autres visions, au sommet de la côte où il arrivait hors de souffle, surgissait son agresseur.

Il s'éveilla brusquement, l'âme tourmentée, le corps baigné de sueurs. Il avait l'impression terrifiante de ne pouvoir bouger. Dormait-il encore ? La fièvre incendiait son front et un relent de cambouis lui épaississait la bouche. Il se débattait intérieurement dans une sorte d'état cataleptique. Sa pensée même le fuyait, lui devenait étrangère. Pourtant, rien ne l'empêchait, croyait-il, de rompre le cercle infernal où il était retenu – s'il le voulait avec assez de force – de quitter son lit, cette maison hallucinée, de s'enfuir dans la rue, de se jeter contre les passants et de rentrer de cette façon perverse dans l'univers du tangible, du mouvant. Mais justement, il n'en faisait rien, immobile au fond de son lit bouleversé, insensible aussi, ne pouvant fuir en lui cette brûlure qui le résumait tout entier, ni échapper à cet ultimatum que, de son lit d'hôpital, Lucien Guilloux venait de lui adresser.

Autour de lui, les murs jaunis de sa chambre, avec leurs taches d'eau, les tableaux qu'il aimait, la constellation des photos d'enfants, la haute commode en placage d'ébène, les doubles rideaux cramoisis dans l'encadrement de la fenêtre, tout ce décor familier, vidé de substance, semblait flotter hors du temps. Dans une ronde vertigineuse, des sensations, violemment brassées, voltigeaient, tournoyaient, puis s'abattaient au fond de sa conscience. Depuis son enfance, Georges décapait les mots, déclenchait en eux des mutations, se jouait à les coller aux choses ou à les priver de tout contenu. Et maintenant, il se sentait la proie de mots. Il pensa : « J'agonise ! » mais il ne le croyait pas. Les mots, vidés de leur pulpe, n'avaient plus de signification. Il essaya de faire le silence en lui, de rassembler ses esprits. Si perspicace quand il s'agissait des personnages de ses romans, des gens qu'il croisait dans la rue, il perdait pied dès que ses propres émotions étaient en jeu. Il devait plus tard se dire que ces cauchemars avaient un côté prémonitoire dont il n'avait pas su tenir compte. Un autre serait remonté aux sources de cette impulsion irraisonnée. Dépouillé de sa gangue, le problème eût-il pu subsister ?

Mais pourquoi eût-il cherché à ses songes une explication autre que l'ébranlement de sa sensibilité à la nouvelle de la maladie de son vieil ami Lucien Guilloux. Ce dernier, à qui il avait adressé les épreuves de son récent ouvrage, lui demandait en substance : « Qu'as-tu fait de ta vie ? » « On dirait que tu as manqué ton rendez-vous avec le bonheur ? » Ces mots surnageaient de la terrible lettre.

À la fin, il s'arracha de sa torpeur et sauta du lit. Tout en s'habillant sans hâte, encore lourd des idées qui s'interposaient entre lui et la réalité, il allait comme un somnambule d'une extrémité à l'autre des deux pièces qui lui étaient réservées. Dressé à l'observation de son comportement et toujours à l'affût de ses moindres sensations, il pensait chacun de ses gestes. Même les plus simples s'accompagnaient de réflexions. Il s'arrêta devant la glace. Ce qu'il voyait, c'étaient des souvenirs de son visage, des observations superposées de ses traits, des interprétations désuètes qui avaient cessé de correspondre à la réalité de cette figure invisible à celui qui la portait. La veille, dans la nuit commençante, rue Sherbrooke, la moire d'une montre de joaillier lui avait renvoyé sa silhouette légèrement empâtée par la quarantaine... Il contempla sa tête forte, aux cheveux noirs encore rebelles, ses yeux gris, vifs, pénétrants, son sourire amer, retenu, nuancé aux commissures d'un rien de mépris. Il s'entendit soupirer. C'était une sorte de plainte brève qu'il lui arrivait de laisser échapper en revivant en esprit un souvenir pénible. Comme si l'âme totalement submergée par ce retour du passé cessait un moment sa surveillance. Jeanne s'inquiétait – c'était presque toujours en sa présence que cela se produisait – mais il ne savait lui donner aucune explication rassurante. Il lui répugnait également en effet de mentir ou de confesser le sentiment qui lui avait arraché cet aveu instinctif.

Nous nous accommodons bien des défauts de notre corps. Ainsi, à l'époque où on lui avait fabriqué ses premières lunettes, pour corriger un léger défaut qui fit son apparition environ sa vingt-cinquième année et disparut peu après, il se plaisait à porter sans besoin ces verres parce que, croyait- il, la monture de corne qui les bordait accentuait le caractère de son visage. Il était maigre alors et ses traits avaient quelque chose de rigide que l'âge et l'embonpoint avaient atténué.

Il fut arraché à sa rêverie par la voix de sa femme. Le messager d'un atelier de photographie apportait les épreuves d'un portrait commandé par son éditeur pour le lancement de son dernier ouvrage, celui justement que Lucien Guilloux avait lu en manuscrit et qui avait suscité sa lettre. Il décacheta la grosse enveloppe brune et en tira un jeu de photos sépia, sachant d'avance que celles-ci lui déplairaient. Il ne se reconnaissait jamais dans Les photos qu'on faisait de lui. « Je ne m'habitue pas à me voir tel que j'apparais aux autres », pensa-t-il. Devant la caméra, ses traits se dissolvaient, son âme se désintégrait, ne laissant qu'une coquille. C'est ainsi pourtant qu'on le voyait ; un homme de quarante-cinq ans. Mais ce chiffre le touchait peu. Il ne le sentait pas. On a vingt ans, trente ans pour soi ; on a quarante-cinq ans pour les autres. Il se produit à quarante ans une fissure que l'esprit ne traverse pas volontiers. D'autre part, certains visages mettent du temps à se révéler, à devenir ce qu'ils sont. Ils disent trop ou trop peu. C'était le cas du père de Georges jusqu'à l'âge de soixante ans.

Jeanne s'était approchée et regardait les épreuves par-dessus l'épaule de son mari.

— Ce portrait me déçoit, dit-il.

— Il s'en dégage pourtant une impression de calme, de solidité, dit la jeune femme, peut-être aussi d'un peu d'amertume…

— Je n'étais pas à l'aise…

— Dans ta dernière photo, tu portais des verres.

— Mais il y a autre chose. C'est sans doute que je n'ai pas suffisamment l'air de l'écrivain tel que le conçoit Ivanoff et celui-ci, refusant de s'avouer vaincu, m'a présenté sous un angle suffisamment ambigu pour que je ne trahisse pas l'idée que, comme lecteur de mes romans, il se fait de moi.

À son habitude, Jeanne rangeait autour d'elle tout en parlant. Georges ne pouvait détacher son regard des photos. Il s'était laissé choir dans un fauteuil, près de la cheminée, et s'attachait à interroger ses traits. Dans l'une des épreuves, on voyait d'abord le torse énorme, puis la tête panachée d'une mèche grise, le front noueux, les yeux profondément enchâssés. Il protesta :

— Ces épaules de docker, ces yeux qui regardent de loin...

Jean descendait à son tour. Il vint rejoindre ses parents dans le salon. Il ressemblait à son père dont il avait les yeux gris, un peu enfoncés dans les orbites, la lèvre généreuse, le teint bistre. Il marchait sur la pointe des pieds, la poitrine rentrée, le corps long et svelte dans son complet brun, trop ample. Quand il réfléchissait, il croisait les mains dans le dos, grand garçon sensible que sa mère avait longtemps tenu en serre chaude. Il préférait la lecture aux exercices de plein air, ne montrait aucune disposition particulière pour les études, mais éprouvait le besoin de sentir autour de lui la chaleur des amitiés.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à l'oreille de sa mère en voyant ses parents au salon à l'heure où d'ordinaire, ils étaient à table.

— Des photos de ton père, répondit Jeanne à voix basse. Il jeta un coup d'œil sur les épreuves et protesta :

— Mais ce n'est pas toi !

— Que veux-tu, je ne suis pas photogénique.

— Tu devrais commander ton portrait à un peintre, dit Jean qui, depuis quelques mois, s'intéressait à la peinture. Il avait même, avec une ferveur de néophyte, entrepris de remplacer par des portraits de son cru les reproductions accrochées dans les chambres d'enfants. Un matin, Georges trouvait un cadre appuyé contre le mur du vestiaire et, en allant vérifier, découvrait à sa place un dessin de son fils. – Les portraits à l'huile, continua le jeune homme, ont quelque chose de définitif. Pense à Proust ! Tu le vois sous les traits du portrait de Jacques-Émile Blanche. On se rappelle Chateaubriand, drapé dans son grand manteau, la tête bouleversée par le vent. Mais pourquoi George Bernard Shaw égrotant et n'écrivant plus ? Claudel, sourd et valétudinaire ? C'est pourtant ainsi que nous les présentent les photographes.

— Mais alors pourquoi, demanda Georges, devons-nous toujours voir Voltaire sous les traits d'un vieillard acide et grimaçant ? Il est évident pour tout autre que ses ennemis que le buste de Houdon ne représente pas l'auteur de *Candide*. Mais comme on montre d'habitude le dernier visage d'un écrivain, ceux qui vieillissent sont désavantagés...

— Ce n'est que dans vieillesse que l'homme devient vraiment lui-même, dit Jeanne.

— Je ne vous suis plus, dit Jean, qui reprochait secrètement à sa mère de théoriser sur tout.

Et mettant à profit le silence qui suivit, il demanda :

— Puis-je réunir mes amis ce soir, par exception ?

Mayron veut nous faire part d'un important projet...

— Je souhaiterais te voir montrer une plus grande indépendance à l'égard de Mayron.

— Mais, papa. C'est mon ami ! Et puis, ajouta-t-il, après avoir pesé un moment ce qu'il allait dire, en retenant sa lèvre supérieure avec ses dents :

— Si tu savais l'admiration qu'il a pour toi !

Jean avait tendance, selon son père, à subir la domination de ce camarade plus âgé. Georges ne savait pas condescendre à l'intimité avec des inconnus. Il aurait voulu dire à son fils : « La complaisance ne vaut rien dans ce domaine des sentiments. Et je sacrifierais sans regret les plaisirs de l'amitié quand ils comportent un certain ravalement de l'âme ». Mais il ne trouvait pas le ton qui eut fait passer cette remontrance. Dans la politique, où s'imposent toutes sortes de promiscuités, Hautecroix ne s'était attaché qu'à quelques-uns. L'amitié des autres eut été acquise au prix de sa dignité. Il n'aimait pas qu'on se crut le droit de lui confier n'importe quoi. Et à ses collaborateurs du journal, il inspirait peut-être plus d'estime que d'affection. Mais il ne pouvait faire partager aux autres sa sévérité. Et d'autre part, il n'avait rencontré Mayron qu'une seule fois.

Jeanne le sentit malheureux.

— Je ne sais pas pourquoi je t'aime tant, dit-elle en lui prenant le bras. Es-tu heureux ? Et sans attendre sa réponse, elle continua : Je manque de coquetterie ; je ne sais même pas ce qui est à la mode et ne m'en soucie pas. Je suis heureuse. N'empêche que nous étonnons tous ceux qui nous connaissent...

— Ah !

— Ils disent que nous ne sommes pas de notre temps.

— Je n'avais jamais pensé à cela, fit-il songeur.

— Laissons-les dire.

Elle suivit Georges jusqu'à la porte.

— Attends que je t'embrasse, dit-elle.

Jeanne était inséparable de l'idée que Georges se faisait du bonheur. Les femmes avaient tenu peu de place dans sa vie avant son mariage. Ce qui le frappait quand il se rappelait les noms des jeunes filles qu'il avait connues (à l'occasion d'une nouvelle concernant leur mari ou un de leurs enfants dans le journal) c'est que le sentiment éprouvé pour celles qui avaient un peu compté, avait été très fort au début, allant ensuite en décroissant jusqu'à ce que leurs relations deviennent une charge. Aucune ne l'avait attaché avant Jeanne. Il était trop sérieux, trop pris par ses études, ou il manquait des moyens qui eussent été nécessaires pour rejoindre celles qu'il aurait pu aimer. À tout prendre il avait connu plus d'héroïnes de rêves que de jeunes filles en chair et en os. Son mariage l'avait comblé. Dans la rue, il reprit le cours de ses pensées. Quelle lubie l'avait poussé à soumettre son manuscrit au jugement de Lucien ? Dans sa réponse, son ami lui souhaitait de dépasser les apparences et la technique et d'accéder à la vie. S'il ne lui cachait pas son état désespéré, c'était sans insister et uniquement, semblait- il, pour expliquer la gravité du ton de sa lettre et l'urgence de cet appel qui serait sans doute le dernier.

Des voitures descendaient la rue. Georges n'avait jamais eu d'auto. À la maison, à son bureau, il sacrifiait à l'automation, non dans sa vie. Le ciel, rempli de nuages gris, où filtrait une lumière vaporeuse, lui rappela le paysage de son rêve. Il pressa le pas, longeant sans les voir les maisons connues, habitées par des voisins qu'il saluait, les pelouses où a brûlure du soleil faisait apparaître des plaques jaunes, les lézardes de la chaussée. Son attention, tournée vers le passé, lui montrait une haute palissade de bois qu'il suivait naguère chaque matin pour se rendre au bureau ou, avec Lucien, à la montagne. À la longue, il avait cessé de voir ce mur, mais il le sentait à sa gauche, en marchant. Si on lui avait demandé de décrire une rue, c'était celle-là que sa mémoire lui eût le plus fidèlement restituée plutôt que celle qu'il empruntait maintenant depuis vingt ans, où ses enfants avaient joué, grandi, où il avait lui- même connu le bonheur. C'est que cette ancienne rue, cette palissade, ces maisons avaient été les témoins du « tourment de sa jeunesse », de ce désir frénétique d'embrasser l'univers de la pensée que Lucien lui rappelait parce que l'écrivain arrivé, le journaliste acclimaté à la gloire des salons, drogué de menus succès, oubliait volontiers ce qui avait été à l'origine de sa carrière.

Lucien Guilloux, arraché au monde au moment le plus ardent de sa vie n'avait pas eu le temps de rien perdre de sa ferveur. Les gens, les choses changeaient autour de lui le laissant inaltéré. En ces dernières années, il arrivait chez les Hautecroix sans s'annoncer, assuré en tout temps d'un accueil chaleureux. Il entrait, mince et très grand entre les pans de son scapulaire, un peu intimidé par la présence de Jeanne, distrait par les enfants.

Il y avait un an, parfois deux, qu'ils s'étaient vus. Georges devait rajuster l'image qu'il avait gardée de son ami, image d'enfance qui durerait en dépit des retouches, aussi longtemps que lui-même. Après les salutations, les deux hommes faisaient le point depuis la dernière rencontre.

— Tu a appris la mort de mon père ?

— Il avait passé soixante-quinze ans, je crois ?

— Soixante-seize, mais plein de sève jusqu'à la maladie qui l'a emporté. Il a étonné tous les médecins qui l'ont approché.

Georges avait peu connu le père de Lucien. Celui-ci disait : « Nous avons été élevés ensemble ». Et c'est ainsi qu'il se rappelait leur enfance tant ils avaient été liés, mais en fait leurs familles ne se touchaient que par eux. Leurs parents ne se voyaient jamais. Leurs maisons n'étaient pas dans la même rue. Adolescents, une certaine gravité devant la vie les rapprochait. Ils fuyaient d'un commun accord les jeux de mains et les conciliabules que tenaient à la porte des salles de billard les jeunes matamores de l'époque.

— Le fils de Marcel est allé te voir, dit Lucien.

— Oui, et depuis je brûle de te demander ce que devient ton beau-frère. J'ai essayé d'obtenir de ses nouvelles du jeune homme, mais je m'y suis sans doute mal pris, car il a éludé ma question.

À la réflexion, il était évident que Mayron ne voulait à aucun prix parler de son père. En revanche, il s'était présenté à Georges comme le neveu de Guilloux et l'ami de son fils Jean. « Nous sommes un peu parents », avait-il dit en souriant à l'écrivain qui ne l'avait pas détrompé. Aux yeux de Georges, Mayron n'avait aucune raison de ne pas parler de son père.

Georges et Lucien, entrés au *National* le même jour, avaient passé le même examen et fait côte à côte leurs premières armes. Le journal dissident occupait alors, dans le quartier de la Bourse, un vaste immeuble de cinq étages, vétuste et détérioré, dont le revêtement de pierres grises, assis sur une arcade de cinq colonnes, commençait à la hauteur du premier étage. Les fenêtres, enduites de poussière, avaient l'opacité du métal. En entrant, Georges se défendit mal contre une impression de désolation. Cette impression s'accentua encore quand, pénétrant dans le portique, il se trouva devant un vieil escalier aux marches creusées qu'une ampoule crasseuse éclairait d'un jour sinistre. À sa gauche, une porte dépolie portait en lettres d'or sur le vitrage de ses battants les mots Administration et Publicité. Derrière cette porte, s'alignaient autour d'un comptoir élevé, la cage grillagée du caissier, le guichet des annonces classées et le cabinet de lecture. Au-delà, s'agitait un menu peuple de gens affairés et silencieux : femmes ridiculement accoutrées dans des défroques d'un autre âge, commis en veston d'alpaca et en manches de lustrine. Au milieu de ce monde blafard et terrorisé régnait Joseph Chuart, grand vieillard au teint couperosé, aux yeux globuleux et à la lèvre inférieure tordue dans un pli d'universelle désapprobation. C'était le grand argentier. Il se penchait sur un livre, au-dessus de l'épaule d'un gratte-papier, posait une question et s'éloignait dédaigneusement sans attendre la réponse. Sur son passage les crayons se figeaient, un visage anxieux blêmissait, des épaules se courbaient plus bas. Georges ne tarderait pas à apprendre que même les journalistes – dont il épluchait les comptes – redoutaient ses colères.

Le secrétaire de la rédaction, Maxime Pillier, l'œil et le teint verdâtres, le crâne recouvert d'un immonde duvet jaune, la bouche largement fendue, d'un contour indéfini, attendait les débutants au haut de l'escalier. Obséquieux, il leur ouvrit la porte, sourit en tordant les lèvres et s'effaça pour les laisser passer. La salle où les jeunes hommes s'engageaient formait un rectangle, peuplé de pupitres inoccupés, et prenant le jour par de hautes et larges fenêtres sales. Pillier conduisit les jeunes gens derrière une partition vitrée où travaillait le directeur. Celui-ci, un homme d'une cinquantaine d'années, aux yeux gris délavés, abrités derrière un lorgnon légèrement teinté, à la bouche flasque aux trois-quarts vidée de ses dents, portait le nom de Blaise Carrel. Grand sec, distant avec un soupçon de morgue, il avait gardé de sa jeunesse la manie de porter des guêtres et un col cassé et venait au bureau recouvert d'un complet gris dont la coupe suivait la mode mais dont le dessin et la couleur ne variaient pas d'une année à l'autre. Possédant pignon sur rue à Ville Mont-Royal, il se faisait conduire au journal en voiture de louage. En dépit de la réputation de moraliste, que ses confrères lui avaient faite, faute de pouvoir lui attribuer de la grandeur ou quelque qualité éminente, il professait sur le monde, la religion, les femmes la plupart des idées libérales qui avaient cours dans les salles de rédaction au moment de son apprentissage et qu'il avait attrapées en même temps que sa première maladie vénérienne. Il rédigeait de longs articles dans un style transparent, impersonnel, sans bavures et sans fulgurances. Modéré dans la polémique et sensible à la critique, il manœuvrait toujours de façon à éluder les attaques. Ses idées lui venaient en partie des discussions qu'il provoquait parmi les jeunes journalistes de son équipe. Il parlait debout devant le pupitre de son interlocuteur et riait volontiers des idées – dont il allait quelques minutes plus tard étoffer son éditorial – en prenant soin de placer la main devant sa bouche comme pour retenir une impertinence. D'un naturel inquiet, capable de rancunes tenaces, Carrel ne faisait confiance à personne. Aimant le plaisir, mais forcé par ses fonctions de le dissimuler, il rayait impitoyablement du nombre de ses amis le confrère qui avait la déveine de le rencontrer en galante compagnie. Le futur député et chef du parti national, reçut les jeunes gens, leur fit traduire une longue dépêche, vérifia lui-même leur travail et sur-le-champ les embaucha. Il n'avait pas été question d'argent ce jour-là. Georges y pensait bien, mais c'était la crise et il voulait d'abord faire ses preuves et s'assurer l'emploi. Le salaire le déçut à peine. Lucien et lui auraient donné leur temps sans rémunération pour l'honneur de faire partie de la rédaction du *National*.

Georges se rappelait les matins de soleil, l'enthousiasme des découvertes topographiques, le plaisir pendant que la première édition allait sous presse d'aller casser la croûte dans un caboulot français dont Guilloux et lui avaient été les premiers clients. Lucien avait vingt ans. Svelte, barbu, spirituel, il riait le premier de ses mots corrosifs qui ne respectaient rien ni personne. Il avait épousé une jeune fille rousse d'une grande beauté qui venait le chercher chez ses amis en jupe de bure, la tête recouverte d'un châle qui faisait ressortir la finesse de ses traits et la blancheur vertigineuse de son teint. Le jeune mari la couvait de ses grands yeux à demi-voilés.

Les amis de Guilloux cherchaient sans cesse par quels côtés ils pourraient avoir prise sur cet être élusif, moqueur, et n'en trouvaient pas. On affectait en sa présence de dénigrer en riant son esprit ou son caractère : il ne comprenait rien aux mathématiques, disait-on, ou il était incapable de goûter la musique... Si bien que sa femme, qui n'avait pourtant rien d'une sotte, avait fini par croire à la réalité de ces déficiences et, mi-riant, mi-sincère, elle lui en faisait grief à son tour. Mais cette supériorité durait peu. Il fallait répéter : « La science et toi !... » « La musique et toi ! » pour s'assurer que cette fois encore il ne se rebellerait pas, le mince avantage dont jouissait provisoirement ses amis provenant en partie de la complaisance du jeune homme à entrer dans le jeu. Par contre, les sarcasmes de Guilloux troublaient le repos de Blaise Carrel, dont il ne tarda pas à devenir la bête noire. Car celui-ci abhorrait presque autant l'humour que le jeu. Pillier, les yeux en-dessous, flairant un malheur avec son instinct infaillible, suivait Lucien, s'attachait à ses pas, cherchait à force d'abjection à lui soutirer des confidences. Bientôt la témérité de Guilloux ne connut plus de bornes. N'avait-il pas, par bravade, signé quelques jours plus tôt le manifeste d'un mouvement idéologique de gauche, plaçant ses amis nationalistes dans une situation délicate. Mais cela ne lui suffisait pas encore. À l'insu de Georges, que ses quatre cents coups faisaient rire, il s'était allié à Laverne, personnage prétentieux et vain, faux-bourdon de Carrel. Georges se rappelait Laverne, ses pustules, son poumon unique, jusqu'à son odeur de phénol. Il machinait à ce moment la perte de son chef. Leur tentative échoua et Lucien fut mis à pied. Georges tenta de fléchir le directeur, mais celui-ci avait eu peur ; il refusa de pardonner.

Guilloux resta six mois sans emploi. Il portait des chemises sales un jour sur trois, de vieilles cravates tordues, un *pullover* rapiécé. Sa femme ne possédait plus de robes présentables. On les aidait avec ostentation. Lucien fuyait dans la rue, plaisantait, cherchait à s'étourdir. Puis épuisé par cet effort, rentrait chez lui, s'écroulait dans son lit. Georges essaya de le raisonner, mais c'était peine perdue. Sa femme, impuissante à l'aider, souffrait encore plus que lui. Sa santé, déjà ébranlée par une fausse couche, céda brusquement. Un médecin de hasard, consulté à l'apparition des premiers symptômes, erra dans son diagnostique. On la traita pour l'estomac, puis pour le cœur. À la fin, un médecin tenta une ponction dans des conditions déplorables et conclut à la nécessité d'une intervention. Elle en mourut.

Lucien mit beaucoup de temps à retrouver son équilibre, puis il disparut. Quand Georges le revit, il était dans les ordres et portait cet impressionnant scapulaire... Et maintenant, atteint à son tour d'un mal sans rémission, il lui avait écrit : « Qu'as-tu fait de ta vie ? » Naguère, quand ils étaient adolescents, tout au commencement de leur amitié, alors qu'ils se rencontraient tous les jours, Lucien lui avait adressé une première lettre de ce genre au retour d'une de leurs promenades dans la montagne.

La mort prochaine de son ami émouvait moins l'écrivain que ce qui le concernait dans cette lettre. Toute sa vie était, en effet, remise en question. Des bribes de phrases dansaient une ronde frénétique dans son esprit : « Tu es absent de ton œuvre », « Qu'est devenu ce désir qui te brûlait d'embrasser l'univers de la pensée ? » « Je te souhaite d'écrire une œuvre qui soit une source d'inspiration pour tout un peuple ».

« Suis-je capable de tenir ce pari ? » se demanda Georges. « Qu'est-ce qui m'a empêché de prendre parti sur les grandes questions ? Pourquoi me suis-je replié sur moi- même ? Où ai-je manqué ? »

Lucien avait raison. Il devait reprendre son œuvre là où il l'avait laissé tomber : à la fin de sa jeunesse. Il ressentait le choc en retour de la révélation qu'il venait de comprendre.

« J'arrive à la maturité, diminué par le confort, vidé de l'angoisse qui me poussait en avant et je n'ai rien fait. Et pour commencer, je ne vis pas ». Il avait été heureux. Il en prenait conscience en même temps qu'il découvrait que ce bonheur confortable l'amoindrissait. « Nous sommes une famille qui se suffit », disait Jeanne.

Elle ne disait plus vrai depuis une heure. Georges savait que désormais cette sécurité ne lui suffirait plus jamais. En fouillant cette idée, il reconnut que depuis peu quelqu'un en lui s'en était avisé. Il se voyait tout à coup du dehors, avec un regard, non pas hostile tout à fait, mais presque étranger. Quelques jours plus tôt, causant avec des hommes de son âge, à son club, il se comparait secrètement à eux avec une certaine complaisance.

— Nous étions pourtant minces, nous aussi, il y a quelques années, dit l'un.

— C'est l'âge. Peut-être aussi une conception mieux équilibrée de la vie.

— C'est aussi que nous faisons moins l'amour, avoua le troisième.

— Il y a aussi forcément diversion de nos forces vives dans notre travail... Ma femme ne comprend pas cela, ajouta-t-il après un moment de réflexion et comme se parlant à lui-même. Il suivit encore un moment le cheminement d'une pensée restée inconnue à ses compagnons et conclut : Je me reprends l'été !

Georges n'avait rien dit. Un reste de jansénisme l'empêchait de prendre part aux entretiens de ce genre autrement que par un sourire ou quelque remarque anodine.

Ma femme, mes enfants absorbent-ils trop de mon temps ? détournent-ils de mon œuvre une trop grande part de mon énergie ? Il souffrait surtout de manquer de contact avec les gens de son métier. Au journal, c'était différent. Mais il ne discutait pas d'égal à égal ; il était le patron, l'homme mûr qui dominait la conversation. Ou encore le juge qu'il fallait se concilier. Il manquait d'amis, de relations mondaines et commençait à le sentir cruellement.

« Je tournais bien le compliment autrefois, pensa-t-il, maintenant, je me laisse flotter dans une indifférence dont il est difficile de me sortir ». Ses pensées tournaient au réquisitoire.

Il éprouvait subitement le désir d'entendre parler des êtres jeunes, de s'intéresser à leur vie. Était-il temps encore ? Ne risquait-il pas de chagriner inutilement les siens ? Sa conception de la fidélité découlait de l'idée que la chair crée un lien éternel entre les êtres. Il y avait une extraordinaire continuité aussi bien dans sa vie que sans ses livres. Il ne s'engageait pas à la légère, mais une fois engagé restait fidèle au point de ne pas remplacer ses amis quand il les avait perdus.

Et tout à coup il comprit que cette sensation de vie gâchée qui le poursuivait depuis le matin, ce malaise indéfinissable, ce trouble à la pensée de la faillite de son œuvre, tout cela venait de la douleur qu'il éprouvait de la mort de Lucien. Rien ne s'expliquait autrement ! Il avait cru être indifférent à cette mort, mais depuis qu'il en avait été averti, tout son être se débattait – la nuit dans le cauchemar de l'homme traqué – tout son être cherchait à retrouver son équilibre et à reprendre goût à la vie, fut-ce en feignant de se soumettre à l'ultimatum du mourant. La mort de son ami lui enlevait le goût de vivre.

À peine consciemment, il se dirigea vers la maison où il savait qu'à cette heure il trouverait son père. En face du parc, cinq ou six jeunes garçons vêtus de blousons de daim, groupés avec leurs bicyclettes autour d'un transistor, obstruaient le trottoir. Les passants arrivés à leur hauteur descendaient sur la chaussée pour contourner cet obstacle humain, indifférent ou peut-être sadique. Georges marcha sur eux d'un pas vigoureux. Ils s'écartèrent pour le laisser passer, mais seulement au dernier moment. Aucun d'eux ne paraissait costaud ou belliqueux et le plus âgé n'avait pas dix-huit ans. Apathiques ou drogués ?

La maison des Hautecroix dressait ses trois étages de pierre sombre sur l'emplacement de la villa que la famille possédait au début du siècle dernier alors que les approches du mont Royal se trouvaient encore en pleine campagne. Ses anciennes fenêtres à petits carreaux en forme de losanges et reliés comme les vitraux par des résilles de plomb, donnaient encore sur les pentes boisées. Au delà de la lourde porte de chêne, percée d'un judas dans sa partie supérieure, on avait l'impression de pénétrer dans les arcanes du passé. Le silence y possédait une qualité envoûtante, irréelle. Les sombres boiseries, les tentures brunes, mordorées ou grenat, les meubles bas et plaqués de mosaïque, les fauteuils de tapisserie, garnis de dentelles, créaient une atmosphère de calme et de beauté. Les murs disparaissaient sous une agglomération de portraits de toutes tailles, de photos, de colifichets conservés dans des encadrements ouvragés. Près du piano de concert, une vitrine oblongue mettait en valeur des manuscrits rares. Enfin, un gong chinois, au timbre très doux, placé près de l'entrée, alertait les habitants à l'arrivée des visiteurs.

Georges n'avait pas été élevé dans cette maison où son grand-père vivait à cette époque, mais à B... L'enfant avait huit ans à la mort du vieillard, suivie peu après, de l'installation de sa famille dans la grande maison fastueuse, où il avait vécu ensuite jusqu'à son mariage.

Au moment de quitter la maison pour s'installer dans un appartement avec sa femme, il avait éprouvé une irrésistible envie de revoir B... où il n'avait pas remis les pieds depuis son enfance. Jeanne l'accompagnait ; il ne se lassait pas de parcourir les rues, de retrouver les maisons, de répérer chaque lieu qu'il avait connu. Le matin, ils avaient entendu la grand-messe dans la cathédrale, puis ils avaient suivi la rivière, visité l'aqueduc et la centrale électrique...

Très tôt, Georges avait été préoccupé de son enfance. Peut-être ne savait-il pas être heureux? Peut-être inconsciemment, cherchait-il de ce côté la source de ses inquiétudes, de son angoisse. Ses premières années n'avaient pas été particulièrement malheureuses. Mais c'étaient celles d'un enfant un peu débile, longtemps tenu à l'écart de la société des autres enfants, partout entouré d'étrangers et de mercenaires, qui ne se sentait en confiance avec personne. À l'école, à l'église, à la maison même, il se débattait au milieu de difficultés dont la solution lui échappait. Alors, il s'était replié sur lui-même, essayant de ne pas comprendre, allant même, dans son désespoir, jusqu'à souhaiter de ne pas grandir, de retourner à cet état où ne se posait aucun problème.

L'image de son père ne s'associait à la sienne que dans le souvenir de désordres de la nature ou de maladies.

Georges se revoit sur la table de la cuisine où on va l'opérer. Il a six ans. Son père, qu'il aperçoit à l'envers au-dessus de sa tête et ne reconnaît pas, lui retient les poignets pendant qu'une infirmière verse l'éther, goutte à goutte, sur un masque. Il s'est fait un point d'honneur de ne pas paraître redouter l'opération. Quand il interrogeait, c'était pour s'informer de détails techniques, jamais de la douleur ou du danger. Au moment d'entrer dans le sommeil, il a eu un spasme. Ses parents attendent dans le salon, sans paroles, priant en secret chacun de son côté... Son père l'avait ensuite porté dans sa chambre, au premier, et l'avait déposé dans son lit aux couvertures bigarrées. Une odeur d'éther imprégnait ses vêtements et envahissait la pièce où il avait fixé au mur, malgré les interdits de la bonne, des dessins d'animaux, un fanion, le portrait de sa mère. Des billes et deux livres aux couvertures fatiguées jonchaient le tapis rouge parmi les vêtements épars et les meubles bouleversés. À son réveil, l'enfant a eu un grand mouvement de tendresse. Il a serré son père très fort en appuyant la tête contre son épaule. Il n'a rien dit, mais ses yeux réfléchissaient ses sentiments. Sans doute tenait-il l'homme un peu responsable de son mal, mais par ce geste, il lui pardonnait.

Cet homme qui lui tenait les poignets sur la table d'opération était jeune, gai, dynamique, d'une imagination furibonde. Mais ce n'est pas ainsi que Georges connaissait son père alors. Ce portrait appartenait à ses souvenirs d'homme. Dans les réminiscences de cette époque, il ne voyait ses parents que dans des tableaux séparés de ceux dont il faisait lui-même partie. Sa mémoire avait-elle effacé leurs figures, recomposé les tableaux sans eux ? Il n'aurait su le dire. Pourtant, il se rappelait les bonnes qui prenaient soin de lui et de ses frères. Il reconnaissait leurs noms, leurs visages. Ses parents voyageaient beaucoup. Il eut la révélation de contrées étrangères ; il apprit à aimer les trains et les gares. Au point qu'un paysage sans chemin de fer n'avait aucun intérêt à ses yeux. Ses premières méditations à la campagne, sa découverte de la pensée personnelle s'étaient déroulées le long de voies ferrées. La marche sur les traverses impose à l'esprit un rythme, un rythme qu'il aimait.

Un des avantages de l'éducation que ses parents lui faisaient donner, c'est qu'il ne fut pas question de l'envoyer à l'école avant l'âge de huit ans. Une petite boulangère survivait dans sa mémoire comme un être de clarté surréelle. Aucune femme ne lui était apparue ainsi depuis. La petite cour intérieure où il la rencontrait demeurait un des repères lumineux de son enfance.

Il ne savait plus pourquoi il avait commencé à écrire. Pourtant, il était certain que ce goût datait d'avant sa première rencontre avec un grand écrivain. Il fréquentait encore l'école publique. Un jour, au retour d'une promenade où il avait été témoin d'un vol de sac à main, il avait tenté de rendre ce qu'il venait de voir, assis devant une table improvisée dans sa chambre.

Même après tant d'années, il ne pouvait évoquer sans tristesse le visage de sa mère quand, pour une incartade, elle l'excluait de son amitié. Le Dieu de ses parents était, comme eux-mêmes, inexorable. Les années n'avaient pas rapproché Georges de sa mère comme cela s'était produit pour monsieur Hautecroix. Il avait compris son père une fois séparé de lui, libéré de son emprise. Quand il était là, son assurance presque inhumaine empêchait qu'on ne vit la complexité de l'homme, ses côtés attachants.

Un jour, monsieur Hautecroix ne s'était-il pas avisé d'adopter une fillette. Il avait déjà six enfants, mais les aînés se débrouillaient. Il revint un soir à la maison avec la fille d'une cousine éloignée, âgée de neuf ans. Il avait des idées bien personnelles sur l'éducation des filles. Et tout d'abord, elles devaient se montrer affectueuses. Louise se jeta à son cou deux ou trois fois à son retour du bureau – ce que ses propres enfants ne faisaient pas, n'avaient jamais fait – mais elle ne tarda pas à suivre l'exemple des autres. Il en souffrit beaucoup. Peu après, l'enfant demanda à retourner chez sa mère ; on y mangeait peu, mais on n'y connaissait pas les complications sentimentales qu'elle avait rencontrées dans sa famille adoptive.

Monsieur Hautecroix était fier de ses ancêtres, modestes hommes de loi venus au pays en 1663 et entrés dans l'histoire avec leur nom un peu bizarre et les traditions qu'il représentait. Un Hautecroix avait été élu au Parlement au lendemain de la Confédération, un autre avait été ministre.

— Hautecroix portait ce passé dans son regard, dans sa démarche, dans les coups de canne dont il faisait résonner le pavé. À cause de ces traditions, il avait d'abord contrecarré le goût de Georges pour les lettres. Non que la littérature ne fut à ses yeux une grande profession, mais à l'étranger, disait-il. Ici, d'autres tâches s'imposaient : la politique, le journalisme. Le jeune homme en avait gardé pendant quelques mois une certaine rancœur.

Monsieur Hautecroix dominait tout. Et il était typique de leurs relations, pensait Georges, que sa femme eût profité de son absence pour mourir. Cette année-là, l'écrivain passait ses vacances dans les Laurentides. Il campait en plein bois, au bord d'un lac inaccessible en voiture, où son frère Paul l'avait rejoint, après des heures de marche, pour lui annoncer que leur mère allait être opérée. Quelque temps auparavant, elle avait donné un témoignage indirect de son affection pour son aîné. Transportée à la ville, à la suite d'une rechute, elle avait fait promettre à son mari de la ramener pour les vacances de Georges. Et elle était restée jusqu'au bout de ses forces dans le jardin, parmi les fleurs qu'il cultivait pour elle.

Le jour de sa mort, ayant senti un regain de vitalité, madame Hautecroix avait renvoyé son mari, qui se tenait nuit et jour à son chevet, sans prendre de repos, en disant :

— Un peu d'exercice te fera du bien.

Il venait à peine de refermer la porte qu'elle fit un geste de détresse. Sa fille s'approcha, elle était morte.

Georges et Paul, alertés en même temps que le médecin et le curé, arrivèrent les premiers et lui fermèrent les yeux. Le front était encore tiède. C'était l'été, la veille de la fête de sainte Anne, à qui madame Hautecroix vouait un culte.

La vie nous éloigne bien plus des êtres que la mort. Quand Georges savait qu'il pouvait à tout moment rendre visite à sa mère, sa proximité même le distrayait de penser à la voir. D'ailleurs, n'était-elle pas immortelle? Et tout à coup, elle n'était plus. Il aurait voulu qu'elle continuât de vivre en lui comme aux plus belles journées de naguère. Et il se surprenait, en se rendant à B... pour y faire chanter une messe anniversaire, à penser : « Cela ferait plaisir à maman ».

Monsieur Hautecroix qui, à sa manière, aimait sa femme infiniment, prenait plaisir à dérouter les parents qui se pressaient pour lui présenter leurs condoléances. Il s'ouvrait à eux de ses projets de voyage.

— Vous devrez maintenant renoncer à tout cela, lui disait-on.

— Non, non, seulement, je les réaliserai seul.

L'embarras de ses interlocuteurs le ravissait. Tel était l'homme. Il se laissait aller à sourire, même à rire un peu, comme s'il oubliait où il se trouvait. Et après le départ de ses visiteurs, il s'abandonnait à son désespoir. Ses filles, les paupières rougies et tuméfiées, très élégantes dans leurs robes noires, se montraient abîmées devant la galerie, sans que leur douleur fût plus profonde.

Il parut inconsolable pendant un an. Puis un jour, Paul, arrivé chez lui à l'improviste, l'y trouva avec une inconnue. Lucille prétendait que leur père menait la vie des noctambules et s'était mis à boire. N'avait-il pas recommandé de ne plus fermer la porte d'entrée avant son retour. La jeune femme en avait conclu à un affaiblissement de ses facultés, mais la véranda était obscure et, une ou deux fois, Georges lui-même avait eu des difficultés avec la serrure.

Après cet incident, personne ne se permit d'aller le voir sans s'être annoncé. Puis, un jour, les enfants furent invités à rencontrer leur future belle-mère. Comment décrire Colette, femme suractive, sans foi, sans boussole, sans port d'attache, sans cesse occupée de nouveaux projets, ambitieuse, à la poursuite d'une chimère, emportée au gré des modes et des courants, incapable de maturité ou d'expérience, l'antithèse de son mari. Elle voulait changer la vieille maison de fond en comble. Elle voyageait parce que voyager était une occupation mondaine, ouvrait sa maison à toutes sortes de parasites, achetait tout ce qui était à la mode, faisait mille choses discutables, mais par-dessus tout, semblait-il, elle rendait son mari heureux.

En pensant à elle devant le lourd portail, Georges ne put retenir un sourire. Elle accourut au coup de sonnette de son beau-fils. Une sonnette en effet avait remplacé l'ancien gong chinois. Ce n'était certes pas l'unique changement survenu dans la vénérable demeure. Des bibelots africains ou indochinois, des peintures « nouvelle vague » aux formes agressives avaient fait leur apparition au milieu de l'ancien ordre, jetant une fausse note de précarité et de transitoire dans un ensemble conçu pour durer. Monsieur Hautecroix voyait maintenant ces intrus à travers les yeux de Colette. Georges les eut comparés à des virus morbides, le mari les considérait comme des ferments. Colette d'ailleurs ne leur accordait elle-même aucune importance. Elle ne tenait qu'à l'immédiat ; le dernier objet découvert ou recommandé par un des parasites de son entourage jouissait un moment de sa préférence et tombait dans l'oubli. Elle cessait de les voir et ils restaient pour l'encombrement des autres. Ses caprices changeaient plus souvent que la mode, vivant tourbillon qui emportait tout sur son passage, détruisant sans regret, faute de rien comprendre à ce qu'elle ne touchait pas au moment même.

Elle se jeta littéralement sur Georges et l'entraîna vers la rotonde, où elle avait fait accrocher un portait de sa fille en costume de bain. L'écrivain connaissait peu le modèle à qui il avait été présenté à une réception de Colette. Elle l'avait peu impressionné. Il lui avait trouvé une tête quelconque, mais plus tard, ils s'étaient retrouvés sur la terrasse où ils avaient fui, chacun de son côté, se sentant mal accordés à toute cette gaîté de commande. Il croyait se rappeler qu'on lui avait dit que la jeune femme ne vivait plus avec son mari, menant une vie sans pôle, toujours à la course. Mais le visage avait quelque chose d'assuré. On devinait que par tempérament, elle aurait été toute différente de cela. Il y avait dans ses grands yeux bleus, largement écartés, la promesse d'une fidélité à soi-même qui la préserverait sans doute des folles embardées. Mais surtout, Georges était troublé devant les intentions de l'œuvre.

Cette toile faisait d'abord penser à un nu de Gromaire. Il s'en dégageait une impression de sensualité qui vous remuait jusqu'aux lombes. Comme dans le souvenir de Georges, la tête ne retenait pas l'attention, les seins non plus, d'une exactitude trop géométrique, mais les jambes, la droite relevée et soutenant le coude, la gauche retombée et la courbe affolante du ventre manifestaient une intention érotique.

Cette œuvre faisait lever au fond de la mémoire de l'écrivain le fantôme d'une jeune femme rencontrée dans sa jeunesse. De quelques années plus jeune que lui, et fascinante, elle s'ingéniait à l'envelopper dans une résille de rumeurs à son sujet, trouvant le moyen de l'occuper à toutes les heures d'elle-même. Un jour, c'était sa photo en maillot de bain glissée comme par hasard dans le livre qu'il lisait, plus tard, un dessin érotique mal effacé sur le bord de son sous-main. Elle voulait qu'il pensât constamment à elle, comme elle-même pensait à lui.

Colette, immobile, le visage tendu, attendait le verdict de son beau-fils, retenant son bras et de tout son être quêtant son approbation.

— Elle est très belle, dit Georges, de la jeune femme.

À son mari qui entrait, Colette dit d'une voix jubilante :

— Georges est le seul homme qui me comprenne, impliquant que monsieur Hautecroix n'avait pas su apprécier les qualités de l'œuvre et l'avait dit.

Elle était redevenue mouvante comme la mer, s'étourdissant d'activité, mobilisant tout autour d'elle.

— Il faut que je vous fasse rencontrer ce peintre, Georges. Absolument ! Vous êtes faits pour vous entendre !

— J'en doute un peu. Nous n'avons probablement en commun que notre admiration pour Sylvie. Et il ajouta presque pour lui seul : et pour Gromaire...

— De qui parlez-vous ?

— D'un peintre français contemporain dont l'auteur de cette toile est le disciple.

Mais Colette n'écoutait pas. Elle n'entendait jamais les réserves et sautait les nuances, comme elle sautait les analyses de sentiments dans les romans. Elle enchaîna couvrant presque les paroles de Georges :

— D'ailleurs, je veux inviter Jeanne à déjeuner avec moi, vendredi. Prévenez-la que je vais l'appeler, voulez-vous ?

Elle partit, prétextant une séance chez son bottier.

Georges savait qu'elle n'appellerait pas sa femme. Elle ne disait cela que pour forcer la situation, se prouver qu'elle avait prise sur les autres. Elle occupait leur imagination d'une attente vaine ? Qu'importe ! Elle se payait et payait les autres de mots. L'urgent n'était-il pas d'atteindre les êtres, même dans l'irréel ? Rien n'existait qu'elle-même dans une infinité de rôles au plutôt dans une multitude d'aspects de son jeu de femme du monde ; le reste était fantômes qui évoluaient autour d'elle et dont elle ne comprenait rien. Elle ne pouvait percer le secret des actions. Pourquoi étaient-ils ainsi ? N'avait-elle pas vu d'autres maîtresses de maison faire admirer des peintures ? Tout se passait alors d'une certaine façon. Elle croyait avoir réuni les mêmes conditions, mais elle était surprise de la réaction de Georges. Pouvait-on la blâmer de ne pas croire à l'existence du monde concret ?

Quant à sa promesse, elle l'oublierait ensuite jusqu'au moment où elle reverrait Jeanne qui aurait attendu en vain son appel. Mais là encore elle pourrait suivre une ligne de conduite toute prête. On lui avait à elle-même joué bien des fois des scènes de ce genre. Elle s'excuserait. Elle était si distraite ! Elle avait tellement de chats à fouetter. Elle ne se rappelait plus si c'était elle ou Jeanne qui devait appeler... Ou bien, elle dirait : « Je devais vous appeler, vous savez, pour rencontrer le peintre de Sylvie, mais il n'est pas venu. C'est nous qui sommes allées à New-York, à la place. Je savais que vous comprendriez. D'ailleurs, ce n'est que partie remise. »

Et, en réponse à la prochaine invitation de Jeanne, elle viendrait deux jours avant la date, ou encore à la fin du repas, ayant dîné à la course d'un sandwich, pour accréditer sa réputation de distraction et ajouter une complication de plus à l'absurdité de sa vie. Vraiment, le monde ne lui laissait aucun repos ! Monsieur Hautecroix savait aussi tout cela, mais il aimait sa femme et l'aimait ainsi. Il haussa comiquement les sourcils, mais dans son geste perçait une profonde affection. Quand il s'agissait d'elle, il dissociait le cœur de la raison.

— Colette m'a redonné le goût de vivre, dit-il en regardant sa femme s'éloigner d'un pas rapide.

Il entraîna Georges dans son cabinet de travail, situé au premier dans la pièce la plus belle et la plus ensoleillée de la maison. Par la fenêtre, on apercevait la masse de frondaison du mont Royal. Le père resta debout, marchant de long en large dans la vaste pièce, dont le principal ornement consistait en une bibliothèque vitrée occupant deux des murs jusqu'au plafond. Un manuscrit était ouvert sur la longue table où le vieux professeur rédigeait ses cours.

Il marchait d'un pas vif, nerveux. Il avait toujours été debout sous prétexte que le mouvement l'aidait à penser. La vie lui réussissait. En dépit de son âge, il était resté svelte et sa silhouette contrastait avec celle de son fils.

— Mon second mariage m'a libéré de la contrainte et du même coup de l'angoisse de vivre.

— Mais tu m'as toujours dit qu'on ne crée rien de valable sans l'angoisse.

— Comprends-moi bien : il s'agit ici de la peur de vivre, non de l'angoisse, de l'inquiétude de l'écrivain ou du chercheur qui se rapportent à la fuite du temps ou à l'imperfection de leur œuvre. Colette m'a révélé ma force ; elle m'a enseigné la valeur de l'indifférence, la valeur de l'immédiat ; elle l'a fait en me redonnant le goût des plaisirs simples, des voyages et même de la flânerie. Ta mère... Excuse-moi.

— Allez, je comprends très bien.

— Ta mère vivait sous le signe de la peur. Son enfance avait été terrifiée.

— Oui, je sais.

— Elle édifiait une muraille entre la vie et nous. En voulant nous préserver des chocs, elle nous isolait de la réalité. J'avais fini par perdre le goût du travail. Elle en souffrait, mais ne pouvait changer.

— Je suis heureux que vous m'ayez parlé de cela. C'est peut-être un peu l'explication que je cherche à mes problèmes…

— Ne va pas donner à mes paroles une portée qu'elles n'ont pas. Je n'ai jamais cessé d'aimer ta mère. Disons que je suis heureux avec Colette d'une façon différente.

Ils se turent. L'ombre de madame Hautecroix venait de passer dans cette maison qu'elle avait faite si complètement sienne que les coups de vent de la remplaçante l'avaient à peine changée et seulement en surface.

— En révisant les épreuves de mon roman, dit Georges – un sentiment de pudeur le retenait d'attribuer à sa vraie cause le trouble où le jetait la lettre de Lucien – je me suis aperçu que je m'étais écarté ou que j'avais été écarté dans mes œuvres de tous les grands sujets.

— Les critiques sont pourtant unanimes à reconnaître en toi un auteur qu'on relit. Et la littérature, selon Bachelard, commence à la seconde lecture.

Les livres de Georges étaient de cette sorte et ne s'adressaient pas aux esprits superficiels et pressés. Il tenait pour plus conforme à son projet d'être relu d'un petit nombre que d'être parcouru par tout le monde.

— Merci, mais le problème va plus loin. Oh ! je pourrais me faire croire que j'ai été retenu par la maladie, la nécessité de mon action au journal, je pourrais… Si je suis flatté que d'autres puissent me trouver de telles excuses, on ne peut tout de même pas me demander d'en être dupe.

— Mais le problème ne te concerne pas seul. Les écrivains auraient dû avant aujourd'hui, jouer un rôle public, influencer la pensée... Il n'en est rien. Pourquoi ?

— Nous sommes tenus à l'écart des événements. On ne croit pas à notre compétence en dehors des livres.

— Nous avons connu les mêmes handicaps, dit le père. Ce qui a manqué aux hommes de ma génération, après l'indépendance matérielle qui va la main dans la main avec l'indépendance des idées, c'est la poussée des événements, l'intérêt public, l'effervescence que suscite l'attente, le trac qui précède l'entrée en scène...

— Il n'en va plus de même pour nous, du moins la situation s'améliore. Alors qu'est-ce qui nous manque ? La compétition dès le départ ? Un service militaire qui nous arracherait au confort de la famille ?

— Il n'y a aucun doute que la famille constitue un obstacle de taille.

Georges continua :

— Le caractère superficiel de notre éducation ? L'autocritique poussée jusqu'au masochisme et d'autre part un manque d'exigence presque impensable ?

— Un peu tout cela...

— Mais peut-être surtout le manque de responsabilités. Les cadres de la paroisse, continuant ceux de la famille, ont tendance à asservir les esprits. Le collège enlève toute initiative en décrétant que la vérité est trouvée une fois pour toutes et contenue au moins implicitement dans saint Thomas. On insiste trop ensuite sur la discipline et l'obéissance, qui ne sont des qualités de chefs qu'appuyées sur d'autres. Éducation négative, toute orientée à côté de la vraie vie, qui ne prépare ni à penser, ni à créer, mais aux professions et plus spécialement aux ordres.

— Ton fils me faisait remarquer, dans un de ses mauvais moments, que le cours classique avait été inventé par saint Ignace, qui enseignait qu'il n'existe qu'un état qui convienne à un chrétien : l'état religieux et que seuls les sous-doués ne compromettent pas leur salut éternel en embrassant une carrière libérale !

Georges ne répondit pas. Il sentait qu'on aurait pu poursuivre pendant plusieurs heures ce réquisitoire. D'autres le faisaient d'ailleurs et mieux que lui.

— Il faut perdre son âme. Mais comment ?

— En attendant, voici une aventure. Blaise Carrel est malade. Il songe à se retirer de la vie politique. Il n'en a encore parlé qu'à quelques intimes, mais il ne leur a pas caché que rien ne le fera changer.

— Il ne sera pas facile de le remplacer, dit Georges.

— Au contraire !

— Moi ?

— Personne n'est plus prêt.

— Mais tout me manque, protesta-t-il sans conviction. Georges se sentait tenté. Son père reprit :

— À ton insu, je te prépare à ce rôle depuis le collège.

Laisse-moi te conduire.

Le concept de libérateur du peuple canadien apparaissait à Georges aussi désuet, dans ces années de l'après-guerre, que la canne que son père continuait de porter comme un symbole de sa caste. Mais la vie politique l'attirait.

— Promets-moi d'aller voir Carrel, conclut son père. Tu pourrais écrire sa biographie et devenir en quelque sorte le légataire de sa pensée politique. « Nous tournons en rond, pensa Georges. Mon grand-père eut pu parler ainsi, c'était de son temps, ce n'est plus du nôtre. »

— Hautecroix continua :

— Les jeunes, notamment le groupe dont Mayron est le chef, vont jouer un rôle dans l'élection du successeur de Carrel.

— Mais ce sont des enfants ! Je les connais. Ils se réunissent à la maison.

— Méfie-toi, dit-il. Et après un moment de réflexion, il ajouta :

— En quels rapports es-tu avec Jean ?

— Que veux-tu dire ?

— Peut-il encore te parler ?

— Nous discutons de tout.

— Tant mieux. Il t'aidera.

L'été rapprochait l'écrivain de sa famille. Durant l'année, Georges et son fils, pris chacun de son côté par leurs occupations, le premier au journal, l'autre à l'université où il préparait sa licence de droit, avaient moins le temps de causer. Pourtant, tous les soirs, à la table, ils échangeaient des idées. Georges considérait celles-ci moins importantes que certaines attitudes devant la vie. Il disait : « Je ne tiens pas à ce qu'il pense ce que je pense, mais j'essaie de lui apprendre la liberté de pensée, le doute méthodique en tout ce qui n'est pas le dogme, la tolérance à l'égard de tous ceux qui diffèrent de nous. Pour le reste, ce que je fais compte plus que mes paroles. Je lui aurai appris à ne respecter l'opinion de personne à cause de son habit ou de sa fonction. »

À la campagne, père et fils ne se quittaient pas. Une passion commune pour la pêche, le goût des grandes randonnées en forêt les rapprochaient. Ils vivaient un peu à la façon des braconniers – bien qu'ils respectassent toutes les lois – l'œil vif, l'oreille à l'affût, prêts à disparaître dans le fourré à la première alerte. Ils devaient brouiller leurs pistes pour ne pas être suivis.

Jean se sentait à l'aise dans le bois. Il y était chez lui. Rien ne l'arrêtait, ni les épais fourrés, ni les terres spongieuses, rien. Il s'y débrouillait mieux que son père ne l'avait fait à son âge. Pour Georges, aux approches de la cinquantaine, son âge s'abolissait dès qu'il mettait le pied hors de la route. Les pires chaleurs ne l'empêchaient pas de courir la forêt. Au contraire, quand il marchait, la chaleur perdait prise sur lui. Elle entrait sans doute dans sa fatigue, mais elle n'avait pas pour effet de ralentir son élan. Les deux hommes s'aventuraient en pleine brousse, dans des sous-bois où personne n'était entré depuis l'époque des Indiens. Ils jetaient la ligne dans des bouches d'ombre atteintes au prix de mille contorsions et périls. À l'approche d'un cours d'eau, ils commençaient à monter leur ligne et ne voyaient plus rien d'autre. Jeanne enviait ces plaisirs.

Elle avait voulu les suivre et en avait rapporté une impression d'accablement. « Si tu avais autant de patience avec les humains », avait-elle dit à Georges.

En rentrant, ce soir-là, Georges se rappela que Jean devait recevoir ses amis à huit heures. « Par exception », avait-il dit. Il eut un mouvement d'humeur en pensant à la suggestion de monsieur Hautecroix au sujet de Mayron et du petit groupe des amis de son fils. Que son avenir politique pût, de quelque façon, dépendre de jeunes gens que Jean réunissait depuis quelques années dans sa maison, le choquait comme une incongruité. Le pays vivait des heures difficiles, Georges ne l'ignorait pas. Et le parti ne pouvait négliger aucun appui, certes ! Mais comment ces jeunes gens pouvaient-ils exercer, sur une question aussi importante que le choix du successeur de Carrel, une influence prépondérante ? L'écrivain, déjà abattu par la lettre de Lucien Guilloux se promit de poser la question à Carrel, le samedi suivant.

Il mangea en face de Jeanne, à qui il raconta la conversation qu'il avait eue avec son père concernant les amis de leur fils. Il se retint cependant – comme un peu plus tôt devant son père – de mentionner la lettre de Lucien, dont Jeanne connaissait par ailleurs l'état désespéré.

Après une hésitation, il dit, un peu honteux :

— Montre-toi aimable à l'égard de Mayron. Nous aurons peut-être besoin de lui.

— Tu sors ?

— Non, je vais lire un peu dans ma chambre ; je compte me retirer tôt.

Les jeunes gens commençaient d'arriver. Jean les accueillait lui-même – les Hautecroix n'avaient pas de domestique – et les laissait ensuite rejoindre le groupe au troisième étage.

C'étaient des jeunes hommes de professions libérales, des étudiants, quelques chargés de cours et des journalistes. Les réunions se tenaient dans une pièce lambrissée de papier gris à motif de catalpas, qu'on avait débarrassée de ses meubles et qui ne servait qu'à ces rendez-vous. Jean y avait rassemblé tous les sièges qu'il avait pu trouver et même un tabouret de bar. Mayron perchait d'ordinaire sur ce meuble. Richard lui, s'affaissait en entrant sur le divan. Sa tête inclinait de degré en degré à mesure que la réunion progressait et, à la fin, il était complètement étendu. Les autres s'installaient selon leurs caractères et leurs habitudes. Des rideaux de couleur orange dissimulaient l'unique fenêtre. On écoutait de la musique, on discutait, on lisait un essai, un poème, on organisait des assemblées publiques.

Au milieu, Jean, toujours assis dans le même fauteuil de reps rouge, croisait et décroisait les jambes en parlant. Il n'imposait pas ses idées, cherchant plutôt à éveiller des sentiments autour des grandes questions. Il apportait à ce jeu une rare ferveur.

Dans le groupe, la conversation filait en toute liberté. Jean savait écouter les autres, parfois avec un sourire ironique, mais sans jamais interrompre. Quand il différait d'opinion, on ne devait pas s'attendre à une vive opposition, mais à des questions par lesquelles il paraissait vouloir pénétrer plus avant dans la pensée de son opposant. Plus la pensée exprimée s'écartait de ce qu'il tenait pour vrai, plus il lui accordait d'attention. Dans ces moments-là, en apparence détendu et balançant sa jambe droite repliée sur l'autre, il ne souffrait aucune interruption.

Il aimait la compagnie, allait souvent dans le monde et accordait une importance exagérée au rituel des réponses aux invitations, aux visites de digestion et, en général, à tout ce qui touchait les coutumes. Calé dans son fauteuil, dans un coin du salon, suivant la pensée de chacun au moment où elle se formait sur les lèvres, il souriait doucement. Et les initiés, selon les nuances de ce sourire, pouvaient suivre les mouvements de son âme. Il accomplissait tout avec une lenteur aisée qui n'était pas de son âge et un ménagement de ses forces qui portait à croire qu'elles étaient sur le point de lui faire défaut. En lui, jamais rien de vif, ni le geste, ni la répartie, mais une pondération que son sourire faisait prendre en patience. Une moue, un froncement de sourcils paraissaient lui demander un effort. Il répétait volontiers :

— Je ne comprends pas.

Il souriait, vous regardait bien en face et disait doucement :

— Je ne comprends pas.

Son attitude indiquait qu'on avait trop présumé de son intelligence ou de ses connaissances et qu'il fallait reprendre l'exposé en n'omettant aucune transition. Son interlocuteur avait alors le sentiment de lui être supérieur en quelque chose.

— Mais tu as lu cela dans Sorel, disait Mayron.

— Non. Je n'ai pas lu Sorel, mais à ce que je vois, je devrais lire ses *Réflexions sur la violence.* C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Il était difficile de ne pas l'aimer. Mayron, un peu plus âgé que ses camarades avait été désigné comme leur chef, mais l'influence de Jean s'exerçait en profondeur.

Georges fut éveillé en sursaut par des bruits de pas étouffés venant du côté de l'escalier. Les invités de Jean s'en allaient. Il regarda sa montre-bracelet. Minuit. Il avait dormi dans son fauteuil. Son livre tombé devant lui sur le tapis gisait retourné. Encore une fois, l'homme au marteau avait fait son apparition dans la petite rue montante... Enfin, la porte se referma une dernière fois.

Jean, dans sa chambre située en face de celle de son père, fredonnait un air difficile. À deux reprises, sa mère avait tenté de le faire taire, mais un moment après, il avait oublié la consigne et le chant fusait de nouveau. Cette modulation exprimait en langage chiffré le trop plein de joie du jeune homme. Georges le savait. Cela lui était arrivé à cet âge – parfois même durant les cours et un de ses professeurs l'avait apostrophé... La première fois que Georges avait surpris cette mélodie, Jean revenait d'un *meeting* d'étudiants où il avait prononcé son premier discours. « Il n'avait rien cassé du tout », avouait-il, mais il avait tenu tête à une assemblée tumultueuse. Au retour, il avait crié sa joie de cette façon à la fois jubilante et retenue, comme maintenant, inventant à mesure sa mélodie. Il en trouvait les notes, une à une, puis reprenait le passage avec amour. Le chant avait quelque chose de plein, d'un peu triste aussi en sourdine, mais à prépondérance de joie, de poussée enivrante. Sans doute, imaginait-il que son père ne devinait rien de son état d'âme. Pourtant, sa joie concernait Georges. En effet, Mayron, à la fin de la réunion, avait proposé que le groupe appuie la candidature de l'écrivain à la succession de Blaise Carrel.

Plus tôt, chez son père, Georges n'avait pas menti en disant qu'il était l'ami de Jean. Cela remontait à quelques années en arrière, Jean avait alors dix-sept ans et tout, semblait-il, contribuait à les séparer. Et un jour, ils s'étaient égarés dans la forêt... Ce jour-là, levé à l'aube, Georges avait éveillé son fils et lui avait proposé de l'accompagner à la pêche. Juin touchait à sa fin. Jean, somnolent, un peu surpris, avait accepté. Et les voilà partis, sac au côté, marchant dans les hautes herbes alourdies de rosée, gravissant d'innombrables collines. Ils avaient assisté au surgissement du jour, d'abord une gelée luminescente derrière l'horizon ondulant, puis déflagrante parmi la frondaison qu'elle embrasait d'une lueur incandescente, projetée en plein ciel, comme ces déflections rougeâtres qui, à distance, permettent de reconnaître dans la nuit l'emplacement d'une ville moderne. – Jean, au retour, tenterait de fixer en un tableau ces colorations chaudes, cette diffraction de la lumière dans l'eau. Mais trempé jusqu'à la ceinture, ce spectacle le laissait un peu inquiet. Puis, tout à coup, dans le jour qui les illuminait de la tête aux pieds, Georges avait ferré sa première prise et presque aussitôt, Jean dans un cri faisait sauter dans l'herbe un poisson irisé. Il avait oublié ses vêtements mouillés, l'impression de gâchis qu'il avait traînée jusque là et il contemplait la robe mouchetée de sa première truite.

Comment s'étaient-ils perdus ? Dans l'après-midi, leur gibecière remplie, ils s'étaient détournés du ruisseau et avaient marché dans la direction où ils imaginaient le village. Le cours d'eau, croyaient-ils, en dépit de ses détours et circonvolutions, courait parallèlement à la route. Des feuilles, soudées entre elles par la pluie et les gelées, enduisaient le sol d'une croûte grumeleuse, bosselée, d'où émergeaient les masses sombres des troncs pourris et décomposés. Un peu plus loin, la végétation poussait si drue, si enchevêtrée, si revêche qu'en dépit de leurs efforts, les deux hommes ne progressaient que très lentement. Après quelques recherches, ils découvrirent un torrent à demi- desséché dont ils suivirent le lit, escaladant des amas de roches, de feuilles mortes et de branches entremêlées, jusqu'au sommet de la montagne. Mais là, au lieu d'un lac ou du village qu'ils pouvaient s'attendre d'y trouver, ils ne virent qu'un nouvel amas de roches. Au-dessus, un étroit belvédère, planté d'érables, et presque aussitôt l'autre versant, également boisé et impraticable. Puis des montages engagées les unes dans les autres, innombrables comme les ressauts de la pluie sur la surface étale d'un lac. Dans une campagne, coupée par des routes ou un chemin de fer, on n'a pas de peine à s'orienter. Mais aucune grande artère ne traversait cette forêt et ni Georges ni son fils ne maîtrisaient la carte de la région. Ils revinrent donc sur leurs pas jusqu'à un ruisseau qui ressemblait à celui qu'ils avaient quitté plus tôt, mais où ils ne retrouvèrent pas leurs pistes.

— Nous sommes égarés, dit Georges. Essayons de nous orienter.

— Es-tu inquiet ?

— Non ! Pourquoi ? Nous avons encore au moins deux heures de soleil pour nous retrouver.

— Je n'ai pas peur non plus.

— Nous ne sommes d'ailleurs pas en danger.

— Voilà bien tout de même trois heures que nous pataugeons dans ces fourrés. Que fait-on maintenant ? J'ai des allumettes. Les veux-tu ?

— Garde-les au cas où il nous faudrait passer la nuit ici.

— Je t'avoue que je commence à sentir la faim.

Ils mangèrent des baies sauvages qui poussaient au bord de l'eau et burent dans le courant. Leur gibecière regorgeait de munitions mais ni l'un ni l'autre n'avait le goût de manger du poisson frit sur un feu ouvert. Restaurés, ils se remirent en marche. Piquant droit devant eux, ils débouchèrent enfin sur un plateau, en grande partie déboisé et s'étendant à perte de vue de tous les côtés. Cette terre était coupée dans sa longueur par une longue tranchée étroite aux eaux immobiles. Un léger balancement des lianes leur révéla l'existence d'un courant enfoui dans les herbes. Des tiges renversées pourrissaient dans une eau moirée à reflets d'argent. L'impression de déjà vu se mêlait en eux à un sentiment de mystère. Ces sols avaient été exploités. Jean, qui marchait le premier, découvrit les débris d'un vieux pont de billots. Un chemin effacé par la végétation passait là. Plus loin, des phlox formaient une tache mauve près des fondations d'une ferme incendiée. Il ne leur restait plus qu'à s'engager dans cette voie.

Mais maintenant le soir approchait. Harcelés par les moustiques, fatigués, recrus, ils allaient, penchés en avant, à une allure de fuyards, craignant si le chemin aboutissait dans une impasse de ne pas avoir le temps de revenir avant la nuit. Ils avaient l'impression de lutter de vitesse avec le jour. À peine osaient-ils s'arrêter un moment pour souffler. Une force impérieuse leur commandait de ne pas perdre de temps. Ils couraient dans les ornières et, sauf de rares coups d'œil au soleil, tenaient leur regard rivé au sol pour lui arracher son secret. Beaucoup de gens avaient-ils emprunté cette route ? Y avait-il longtemps ? Suivaient-ils une piste de skieurs ou y conduisait-on des véhicules ?

Ils avançaient sous les arbres, le dos au soleil, trop occupés pour admirer la nature comme ils l'avaient fait le matin. Leur ombre les précédait, quand elle inclinait d'un côté ou de l'autre, ils hâtaient encore le pas dans l'espoir de la voir se redresser. Il était sept heures. Georges eut un moment de lassitude qu'il surmonta aussitôt. Non seulement il ne leur eut pas été possible de retourner, mais chaque minute qui passait leur enlevait un peu de précieuse lumière.

Derrière un écran de roches, une fillette frappait du marteau sur une planche, puis ils aperçurent une nappe d'eau. Ils étaient en pays connu. Georges n'était pas peu fier de son comportement et de celui de son fils dans ces moments difficiles. Ni l'un ni l'autre n'avait désespéré même un moment, ni Georges ni son fils n'avaient accepté la possibilité de la défaite. Et ils n'avaient pas tourné en rond. Le moi inconnu que l'homme mûr s'était révélé à lui- même n'avait pas souvent l'occasion de se manifester. Pas un instant, Jean n'avait douté que son père ne le tirerait de là sans encombre. Déjà l'adolescent ne pensait qu'à rassurer sa mère et aux moyens de retracer les deux ruisseaux découverts ce jour-là.

Cette aventure avait étroitement lié les deux hommes qui se ressemblaient par de nombreux autres traits : manquant tous les deux d'intérêt pour le travail manuel – où ils s'étaient imaginé qu'ils ne pouvaient exceller – toujours le nez dans les livres et d'humeur maussade quand Jeanne tentait de les en tirer...

DEUXIÈME PARTIE

LES HAUTECROIX recevaient un petit groupe d'intimes quelques jours avant le lancement officiel du nouvel ouvrage de Georges et Mayron avait été invité. L'écrivain reconnaissait par ce geste le mouvement dirigé par le jeune journaliste et du même coup son influence dans le parti. Il ne lui déplaisait pas que Mayron remarquât l'opportunisme de sa démarche au moment où l'on commençait à répéter un peu partout que Blaise Carrel allait se retirer de la vie politique. Loin de cacher son jeu, Georges eût plutôt craint qu'une trop grande discrétion ne laissât des doutes sur ses intentions. Il préférait être direct. Auprès des politiciens, les finesses de l'étiquette, les subtilités de la diplomatie comptent moins que le succès. L'écrivain tenait donc à ce qu'on relie les deux événements, et surtout à ce qu'on en parle.

Mayron, à la demande de son hôte, était venu un peu plus tôt et l'écrivain l'avait reçu dans son cabinet. Il tenait à l'impressionner. Il n'oubliait pas l'émotion ressentie naguère, à sa première visite chez Édouard Montpetit dans des circonstances identiques. Georges, qui avait vingt ans, s'était inscrit en sciences sociales. La rentrée coïncidait avec la parution d'un nouveau livre du maître et le jeune étudiant était allé, avec un camarade, lui demander son autographe. Un secrétaire les avait reçus dans une petite pièce en galerie, ouverte sur le hall, d'où ils pouvaient voir le professeur prenant le café entouré de ses invités. Il les avait bientôt rejoints et entraînés dans une officine où ils avaient pris place au milieu d'un encombrement de caisses, de livres à peine déballés et de manuscrits qui attendaient d'être classés.

En entendant le nom de Hautecroix, Édouard Montpetit avait levé les yeux et regardé longuement le jeune homme, la main posée affectueusement sur la page de garde où il s'apprêtait à écrire. Il y avait dans ce geste une coquetterie de vieil auteur qui feignait de voir dans le modeste étudiant qui l'admirait le représentant d'une génération dont il redoutait le verdict.

Mayron se présenta avec assurance. C'était un jeune homme presque trop beau, aux grands yeux brun sombre, ombragés par une double haie de cils très noirs et d'une longueur démesurée. Il avait les gestes lents des cinéphiles qui modèlent leur attitude sur celle d'un acteur aimé, un sourire bien posé, découvrant deux rangs de fortes dents blanches.

Une longue balafre, que Georges n'avait pas remarquée tout d'abord, sillonnait le côté gauche du visage. Comme il s'agissait d'une sorte de *garden-party,* il était venu en veston vermeil. Il regardait son hôte sans fausse gêne, riant doucement, sans bruit, quelque peu insolent. Il semblait attendre que Georges prit l'initiative de la conversation. Celui-ci s'informa poliment du travail de Mayron, qui dirigeait une revue d'avant-garde.

— Je me propose justement de vous consacrer un article, en réponse aux Jeunes Débats...

— Vous allez peut-être me redonner confiance en la jeune génération, dit Georges. J'ai eu l'imprudence d'accorder une interview à un inconnu qui n'avait pas lu une seule ligne de mes livres. L'article ne manquait pas de mordant, mais il se ressentait de tant d'ignorance. Ai-je été ainsi à l'âge de ce reporter ? Je ne puis le croire. Je connaissais mes aînés, du moins ceux qui comptaient. Et je ne serais jamais allé les voir sans me renseigner.

Ce mouvement d'humeur de la part d'un écrivain arrivé, qui avait sûrement été interviewé des centaines de fois dans sa carrière surprenait le jeune homme, mais il le rassurait également. Georges Hautecroix était donc humain lui aussi !

— Et puis, continua l'écrivain, tout cela est si loin de la terre. À vingt ans, on se laisse parfois hypnotiser par l'abstrait. La vérité, croyez-moi, n'est pas là. Nées d'une expérience humaine, les idées meurent quand on les en sépare.

Mayron, qui savait écouter, parut éminemment sympathique à son hôte. Spirituel et primesautier, l'intérêt que lui portait l'écrivain le stimulait. On avait plaisir à discuter avec lui. Il était en effet d'à peu près tout ce qui se faisait d'important chez les jeunes. Peut-être à la rigueur pouvait-il paraître un peu trop volontaire, et présomptueux. Mais on excusait ces défauts aussitôt imputés à sa grande jeunesse. Il ressemblait au garçon que son oncle Lucien Guilloux avait été à cet âge. Rien ne l'arrêtait non plus et il savait se passionner pour tout.

Les invités arrivaient. Le mot de garden-party était un peu prétentieux pour ce genre de réception, mais à cette date estivale, il effrayait moins que cocktail. Bien qu'on fût en juin et que l'hôtesse fît aussi servir des rafraîchissements dans le jardin, peu d'invités s'y aventurèrent d'abord. Des lanternes chinoises pendaient entre les arbustes. Colette y descendit avec sa fille et elles furent bientôt entourées de jeunes gens. Les hommes ne bougeaient pas des pièces, maintenant enfumées, de la maison. Ils se tenaient par petits groupes, incurieux des collections de leur hôte ou retenus par la pudeur de s'intéresser à des objets aussi personnels. Les dames occupaient des canapés rangés le long des murs. Un maître d'hôtel, importé pour l'occasion, se pavanait au milieu des garçons qui servaient les boissons sur de minuscules plateaux d'argent.

Georges prit plaisir à mettre Mayron en vedette, le présentant comme une des fortes têtes de sa génération. Celui-ci ne bronchait pas sous l'énormité du compliment. Madame Hautecroix suivait le jeune homme de l'œil, redoutant ses mots à l'emporte-pièce et même ses frasques. Dans les salons, il encourait la désapprobation unanime des dames en donnant libre cours à sa verve au dépens des hommes en vue, d'un parti comme de l'autre.

Georges sortit dans le jardin et se joignit aux admirateurs de Colette. La vivacité de celle-ci contrastait avec la mélancolique nonchalance de sa fille. Sous des dehors très sages, une démarche étudiée et presque artificielle, Sylvie cachait une nature fougueuse. Petite de taille, d'apparence frêle, elle appartenait à cette famille d'êtres qui inspirent des passions sauvages. Georges ne se lassait pas de contempler son visage fin, aux yeux largement écartés, dépouillé de tout artifice de maquillage, nu dans son étrangeté. Elle portait ses cheveux longs, tombant sur les épaules, des bijoux effilés aux oreilles et au cou, une robe jaune soufre, étroite et décolletée, qui accentuait l'impression de tige fragile que son corps suggérait.

Georges la complimenta de son portrait qui, s'empressa-t-il de convenir, ne donnait qu'une idée bien imparfaite du modèle. Elle avait, disait-elle, rencontré ce peintre new-yorkais par hasard dans un café de la rue Stanley, où elle s'était arrêtée avec sa mère et il avait sans ambages exprimé le désir de faire son portrait. Colette, avec sa fougue coutumière, l'avait installé dans l'appartement d'une amie qui voyageait en Europe.

— Et elle assista à toutes les séances, sans quoi, vous imaginez bien que je n'aurais jamais consenti à poser en maillot de bain...

— Vous êtes « très amies », vous et Colette ?

— Sans elle, je serais très seule...

La prémonition d'un danger poussa Georges à feindre de ne pas avoir entendu le ton de cet aveu. Aussi ce fut sur un ton de flirt qu'il s'enquit :

— On vous voit souvent rue Stanley ?

Il connaissait ces endroits de réputation, mais n'y avait jamais mis les pieds. Il imaginait des caves comme il en avait vues à Paris, où l'on va en touriste chercher une atmosphère équivoque, un peu canaille.

— Le milieu ne manquerait pas de vous intéresser si vous condescendiez à y venir.

Georges promit de tenter l'expérience.

La garden-party avait été un succès, mais Sylvie avait laissé une mauvaise impression à Jeanne qui, après le départ des invités, ne cacha pas sa déception :

— Elle tourne comme un moulin et toujours à vide. Tout en elle me déplaît.

Georges la taquina :

— Jean ne partage pas ce sentiment, j'en suis certain. Si j'en crois mon intuition, il est déjà amoureux de Sylvie.

— Elle ne manque pas de charmes, riposta le jeune homme, entrant à son tour dans le jeu.

Mais sa mère ne riait pas.

— Ne me dis pas que toi aussi.

— Je n'aime pas cet « aussi », reprit Georges en riant de plus belle.

— Oh ! moi, vous savez, ce genre de femme fatale ne m'attire pas.

— N'oubliez pas qu'elle est la fille de Colette.

— Ne l'oublie pas non plus.

La parution de son dernier ouvrage n'apporta pas à Georges l'impression de plénitude qu'il avait connue à la publication de ses autres livres. Il restait sous le coup du désarroi provoqué en lui par la lettre de Lucien. Jamais il ne s'était à ce point senti frustré d'être en dehors du courant. Quelques jours avaient passé depuis la rencontre de Sylvie et il avait décidé, pour retrouver sa tranquillité d'esprit, de se rendre rue Stanley et d'y voir la jeune femme. Il voulait en exorciser son imagination.

C'est dans cet état d'esprit qu'il descendit la rue Sherbrooke et s'engagea rue Stanley. Un premier café avait des jardins, un autre, une terrasse sur le trottoir. Il reconnut ce dernier à la description que Sylvie lui avait faite de son *parking,* avantage non négligeable en un temps où le moindre freluquet conduit son auto.

La jeune femme était là, attablée à la terrasse, en compagnie d'une amie. Son cœur battit très fort. Très droite sur sa chaise, exposée de tous les côtés aux regards, elle ne regardait rien, consciente seulement de la vague d'admiration qui venait battre contre sa table. Un souvenir sillonna la tête de l'écrivain : une jeune femme qu'il avait levée dans un bar à l'âge de vingt ans et qu'il avait revue ensuite une ou deux fois.

D'autres jeunes filles, très belles aussi, sirotaient du café noir dans de petites tasses de porcelaine. On était à peine à la fin de juin et leur teint n'avait pas encore été halé par les longues stations sur les plages à la mode, mais elles portaient toutes des robes vivement colorées et leurs yeux brasillaient dans la touffeur de la terrasse couverte.

Sylvie aperçut Georges, parut un peu confuse mais lui fit un signe non équivoque de la rejoindre. Elle présenta sa compagne et le taquina d'avoir suivi son conseil. Georges riait, faisait rire ses compagnes à propos de mille riens, jouant au provincial en visite, il leur demandait d'expliquer des évidences, feignait la surprise, heurtait idées et mots et en tirait un parti de drôlerie. Autour d'eux, on parlait haut et on riait à gorge déployée.

Devant la terrasse passait une foule bigarrée, en grande partie cosmopolite. La rue Stanley est la rue de l'université, des cours du soir, des petites échoppes d'avant-garde, de l'hôtellerie du Y.M.C.A. On y aperçoit la montagne à l'extrémité nord et McGill n'en est séparé que par l'espace de deux rues. Tout conspire à y attirer et à y retenir la jeunesse et les bohèmes ainsi que de nombreux étrangers qui y retrouvent une atmosphère d'Europe centrale.

On y côtoie des jeunes filles, vêtues de *pullovers* noirs ou gris, en apparence peu soigneuses de leur personne, de jeunes barbus aux vestons safran, rose ou mauve, des blousons de daim en motos et des décavés en cabriolets de sport.

Près de la balustrade de fer forgé qui séparait la terrasse de la rue, une fillette d'environ quinze ans, aux cheveux rognés près du crâne, se laissait embrasser à pleine bouche, au milieu de la presse du trottoir, par un autre adolescent en pantalon collant noir, s'arrêtant aux chevilles et en veston vert bouteille. Il la quitta langoureusement et elle vint sans gêne se joindre aux occupants de la terrasse.

L'amie de Sylvie, prétexta un rendez-vous et s'esquiva. Georges l'avait à peine vue. Non qu'elle ne fût jolie et avenante, mais elle était trop près de Sylvie.

— Nous nous reverrons, dit-elle en guise d'adieu.

L'écrivain eut l'impression qu'elle le traitait déjà comme un familier.

Mais il n'eut pas le temps d'analyser cette impression. À la table voisine, un jeune homme debout passait le dos de la main sur la joue d'une jeune fille assise avec son ami, s'aventurait sous ses cheveux, dans le bord de son décolleté. Celle-ci se laissait palper, immobile et, semble-t-il, aussi insensible qu'un objet. Son compagnon ne paraissait pas non plus incommodé par cette caresse publique.

Sylvie avait détourné les yeux et elle rougit. Il devait revoir et apprendre à aimer ce signe de confusion chez la jeune femme. Pour dissimuler son embarras, elle se mit à parler avec volubilité.

Elle retrouvait parfois ici une cousine âgée de quinze ans, pensionnaire dans un collège snob, qui y amenait aussi des compagnes.

— Elles viennent se chauffer les ailes à la flamme qui brûle quelques-unes de leurs amies.

— Elles se tarabustent l'estomac à coup de café concentré, mais au moins on ne leur sert pas d'alcool.

— La marijuana en a pris la place et les tranquillisants. Tenez la petite qui se laisse peloter au fond de la salle, elle est droguée jusqu'aux yeux. Elle sent à peine ce qu'on lui fait.

— Quelle horreur !

Le mot lui avait échappé. Il sentit aussitôt qu'il avait son âge et il s'excusa :

— Le mot m'a échappé.

— Puis-je vous demander de me reconduire, dit-elle. Je me pensais moi-même mieux aguerrie. Vraiment, je n'en puis plus.

— Marchons jusqu'au taxi.

— Ce n'est pas la peine, je demeure à deux pas et j'ai mes souliers anglais.

Ils marchèrent quelque temps en silence. Elle sentait à son tour le besoin de s'expliquer.

— Je suis confuse de vous avoir parlé de cet endroit. Cela, dit-elle – et dans ce mot elle englobait les exhibitions de mauvais goût auxquelles ils avaient assisté – le côté sordide de tout cela, ne m'avait pas frappée avant ce moment.

— Ne vous excusez pas. Vous n'êtes pas responsable de leur manque de tenue. Il y avait probablement quelque chose dans l'air aujourd'hui.

Il ne voulait pas la quitter sur cette fausse note.

— Quand j'étais étudiant, dit-il, nous nous réunissions le vendredi soir à la brasserie Krausmann, square Philip, pour discuter devant un verre de bière. Je n'appréciais pleinement que la première chope. Elle me paraissait plus froide, plus pétillante que les autres. De même, après la disparition de cette maison, je n'ai plus retrouvé de bière qui eut la même plénitude piquante et colorée. Nous discutions de philosophie, de théories scientifiques. En parlant, nous consommions deux ou trois chopes, accompagnées de juliennes, de petits fourrés chauds. La deuxième chope m'apportait inévitablement une déception. Je ne m'y arrêtais pas – cela m'eut paru indigne d'occuper mon esprit à ce moment-là, mais j'en ai parlé avec des copains, les autres ne me comprenaient pas. Plus tard, il nous arriva d'y prendre le souper. Les garçons qui nous connaissaient bien nous réservaient une table, de préférence près des murs ou dans l'encadrement d'une fenêtre, où nous pouvions deviser sans être importunés.

— Les femmes n'étaient pas admises ?

— Nous allions les rencontrer ailleurs, notamment au grill situé au sous-sol des magasins Morgan, où Dagneau tenait sa cour au temps du collège et où j'allais passer une heure quand mes économies me permettaient de faire ma partie dans le concert de ses admirateurs. Il y avait là des jeunes filles bien tournées et de bonnes familles qui venaient prendre une glace en compagnie des « philosophes ». J'étais trop sérieux et trop peu habitué au monde pour me sentir à l'aise parmi ces élégants, versés dans tous les raffinements de la société. Les propos, il va sans dire, étaient plus sérieux à la brasserie.

— Vous me faites regretter de ne pas avoir connu ce milieu.

— Le monde canadien s'éveillait aux choses de l'esprit. C'était le temps des revues littéraires, des premières tentatives d'édition, des Jeune-Canada et de la Relève. Quelque chose bougeait...

Il s'arrêta brusquement. Il s'était laissé porter par le flot des souvenirs. Il parlait rarement de son passé ou le faisait incidemment et à propos des autres. Les écrivains n'ont que trop tendance à mettre leur âme à nu, même devant des étrangers. Leurs réactions vives les peignent, leurs jugements à l'emporte-pièce trahissent leurs émotions. S'analysant sans cesse et se connaissant mieux, ils parlent avec plus de pertinence d'eux-mêmes. Mais ils risquent ainsi de donner une idée fragmentaire d eux-mêmes qui, interprétée en dehors de sa perspective, les trahit.

Il ne revit pas Sylvie. Il se plongea dans une activité de tous les instants. Il avait conduit Jeanne et les enfants à la campagne et pour la première fois depuis un an, il se retrouvait seul dans la maison d'hiver, seul avec son mal.

À cette heure, quand ses enfants étaient là, c'était le tohu-bohu des courses dans les escaliers, des appels d'une chambre à l'autre. Jamais il ne connaissait ce calme que trouait parfois le passage d'une voiture.

Il écoutait mourir en lui les remous d'une inquiétude qui courait au fond de son être, chaque année, au moment de conduire les siens à la campagne. Il était pris d'inquiétude. Non ! Le mot débordait sa pensée. Il s'agissait plutôt de ce sentiment de trouble qui vous met en alerte un jour de départ. Certes, il ne comptait plus ses allées et venues dans le pays et, même à l'étranger, où l'appelaient des conférences, des congrès. Chaque fois, au moment du départ, pourtant souhaité et préparé avec enthousiasme, il éprouvait ce sentiment, – sans doute hérité d'ancêtres sédentaires – de trouble fécond. Cela ne l'empêchait jamais de partir, c'était une sorte de prise de conscience, d'évaluation secrète du risque.

Jeanne réagissait tout différemment. Elle s'inquiétait de quitter la maison sans la fermer complètement. Elle tournait en rond, inspectant les housses des meubles, supputant les ravages probables de l'humidité, de la poussière, de la suie et des mites.

Georges s'installa dans un grand fauteuil à la droite de la cheminée. Autour de lui, il pouvait voir les objets d'art qui avaient été les témoins de son travail depuis l'époque lointaine où dans sa chambre d'étudiant, il écrivait son premier essai. Après son mariage, il avait d'abord eu un cabinet de travail. Les enfants l'en avaient bientôt délogé. Il avait alors porté sa table sous la fenêtre en encorbellement de sa chambre, puis un jour, il s'était mis à travailler dans ce grand fauteuil, une planchette sur les genoux, attendant la nuit et sa tranquillité pour appareiller.

« Nous sommes ici depuis dix ans, pensa-t-il, et je n'ai pas encore placé mes livres ». Ils occupaient un rayonnage vitré s'étendant de chaque côté de la cheminée, dans un désordre inexplicable chez un écrivain. Bien plus, une partie de ses exemplaires de luxe restaient emballés, de même que ses collections de revues et certains ouvrages dont il tenait pour précieuses les dédicaces. Les enfants, suivant en cela son exemple se souciaient peu de leurs papiers ; Jean laissait dans la cave, exposés à la poussière, ses cahiers de notes et ses premiers essais. Jeanne ne détruisait aucun papier et Georges retrouvait dans les endroits les plus insolites ses brouillons de lettres, ses commandes d'épicerie, des esquisses de tables et des listes d'invités périmées.

L'écrivain ne restait jamais longtemps oisif. Un ouvrage terminé, il en mettait aussitôt un autre en chantier. Mais cette fois, avant d'ouvrir ses cahiers, il se mit en devoir de répondre à la lettre de Lucien. Certes, avec tous les ménagements dus à un grand malade, mais avec une certaine fermeté aussi. Non, sa vie n'était pas vide ! Pour presque toutes les années depuis l'âge de trente ans, il pouvait inscrire un événement important. Il y avait ses ouvrages, les charges publiques qu'il avait exercées, ses enfants, dont l'éducation ne lui avait pas coûté moins de soins que ses livres, etc. Son rêve l'entraînait à la dérive.

Il n'avait pas été libre d'écrire le roman que son ami condamnait. L'idée s'était imposée à son esprit, dix ans plus tôt. L'œuvre baignait dans un climat d'inquiétude, de mystère. Un sentiment d'insuffisance l'avait empêché de voir dans la nature autre chose que des obstacles. À trois reprises, il avait dévié de sa conception première pour accueillir des préoccupations pessimistes. Deux fois, il avait repensé son plan sans réussir à échapper à la fatalité qui l'entraînait de ce côté. Le livre s'était écrit un peu contre lui-même, mais justement à cause de cela, il n'en était que plus vrai. Plus que les autres aussi, il était un poème. Il désespéra de faire comprendre ces subtilités à quelqu'un qui n'était pas du métier.

Il se hâta de donner raison à Guilloux. « Ta lettre m'a bouleversé. Elle rencontre à ce point mes propres préoccupations au sujet de mon œuvre que je me demandais justement ce matin : Qu'est-ce donc qui m'empêche d'écrire une œuvre majeure, de dépasser le monde des personnages falots et fuligineux qui m'a retenu jusqu'ici ? Je me rappelle une autre lettre que tu m'adressais naguère, un soir d'automne, au retour d'une de nos interminables promenades dans la montagne. Tu me demandais alors aussi de dépasser l'immédiat... Et bien, je suis tenté de suivre ton conseil, de faire confiance à ton amitié contre tout ce qui en moi se méfie « des appels à la grandeur de l'homme ».

Chaque écrivain, pensait-il, refait un livre, reprend une histoire qu'il a aimée. Non seulement l'écrivain ne donne-t- il, sous des formes différentes qu'un seul livre, mais il y a en chacun de nous un de ces livres. Ce livre quand il est grand devient la voix d'une génération dans un pays. Dans ces cas, le personnage échappe au livre et devient un symbole, une légende. Il y avait une vieille légende de Faust, qui avait intéressé les écrivains, mais après Goethe, le Faust de la légende c'est le sien. De même Candide ou Peer Gynt, ils dépassent le livre ou la scène, ils vivent sans eux.

Qu'est-ce que ces personnages ont donc de commun ? Ils sont plus imaginaires que réels, plus colorés que vrais, ils sont la concrétisation d'une idée. Ils sont peu ou à peine décrits. On ne sait pas la couleur des yeux de Faust, peu de gens reconnaîtraient Manon à la description de l'abbé Prévost, on ne se rappelle pas le visage de Candide – on sait seulement qu'il est bien tourné. – Ces personnages sont essentiellement liés à une action. Ils sont typiques d'un peuple. Ils sont uniques dans l'œuvre de leur auteur.

« Voilà, cher Lucien, le livre que je voudrais écrire pour répondre à ton défi. »

Georges, ayant pris cet engagement, se tourna vers son cahier.

Quand il commençait un travail, son expérience le portait à se méfier d'un plan trop élaboré. Il voulait bien savoir où il allait et son prologue indiquait parfois la fin du récit et par quelles étapes il allait y atteindre, mais l'ordre et l'organisation de l'intrigue continuaient de changer jusqu'à la fin. Une page, qui, le roman terminé allait se trouver au début, avait d'abord été écrite en prolongement d'une situation restée au milieu ou à la fin. De tels textes avaient alors un double emploi ; ils servaient de jalon au plan puis prenaient leur vraie place dans la version définitive. Certains passages changeaient ainsi deux ou trois fois de place. Parfois même, ils disparaissaient complètement.

Georges tenait d'abord une sorte de journal de ses personnages. Il voulait les connaître dans leur intimité à chaque heure de la journée. Le récit s'organisait autour d'un petit noyau de notes, mais les faits ne l'intéressaient qu'au second degré, repensés à propos d'un personnage, incorporés à son destin. Celui-ci était d'abord une âme qui s'incarnait peu à peu.

Georges faisait tout avec passion. Ses romans représentaient une somme de moments de grande intensité. L'œuvre portée rapidement à un sommet était ensuite reprise à ce sommet et portée plus haut. Parfois, elle n'était que sommets, d'où la difficulté de lire ces livres d'un seul trait, comme s'ils avaient été écrits horizontalement et non en hauteur – et leur impopularité.

Pour son premier roman, il avait utilisé une sorte de journal, où chaque incident était transposé, repris à la troisième personne, travail aimé, naturel, sans retour en arrière, exécuté dans la joie la plus pleine, la plus exaltante. Dans ce livre, il était vraiment lui-même sans garde-fou, sans méthode. Les images s'enchaînaient en toute liberté et tant pis pour les inconséquences ! Il avait rédigé cet essai d'abord dans un cahier puis pour plus de commodité sur des cartes, des blocs-notes et des feuilles libres. Les idées se déroulaient capricieusement, au gré des impulsions que le jeune homme recevait de l'extérieur. Quelques-unes des pages les mieux venues avaient été écrites debout, l'avant- bras appuyé sur la console de la cheminée, sur le piano ou sur le bord de sa table d'étude. La nuit, incapable de dormir, il retournait à son bloc-notes.

Il avait retrouvé cet état de grâce de sa vingtième année. Ce soir-là, il apporta un bloc-notes sur sa table de lit et noircit plusieurs feuillets avant de s'endormir. L'œuvre commencée littéralement le dévorait ; il ne vivait plus que pour elle et par elle.

Il aimait potasser ces énormes liasses de notes, les réduire à la façon de la sève d'érable qu'on fait bouillir au printemps, les ordonner, les compléter, détruire celles qui faisaient double emploi, oblitérer les pistes abandonnées. En relisant ses notes, il pouvait voir tous les méandres de la composition, les retours en arrière, les progrès lents et pénibles, les sauts brusques, les poussées en avant, plus tard délaissées au profit de turgescences d'abord anodines. Il entrait dans la période fiévreuse, la plus enthousiaste de la création, trop longue à certains égards, trop courte à d'autres, où l'œuvre prend corps, devient organique, viable.

Ce fut par Colette qu'il entendit dire que Sylvie avait disparu. La petite enquête à laquelle il se livra discrètement ne fit que confirmer le mystère de ce départ précipité. Il crut comprendre pourtant que les amies de la jeune femme ne s'alarmaient pas outre mesure de ces absences sans explication. Il n'osa reparler à Colette dont il ne voulait à aucun prix éveiller les soupçons. Il éprouva le besoin de revoir Jeanne et les enfants. Son roman progressait. Il se dit qu'il travaillerait aussi bien à la campagne.

Les Hautecroix louaient, depuis deux ans, une maison des champs, – ancienne ferme transformée et modernisée par des citadins qui s'en étaient peu après lassés – située à quelque distance du village, au milieu d'un terrain planté d'énormes pins dont les aiguilles tapissaient le sol rocailleux. L'habitation, aux murs de briques jaunes, juchait au sommet d'une colline aménagée en terrasse et dévalant d'un côté jusqu'à un lac en forme de croissant. Ses larges fenêtres, la véranda entourée d'une moustiquaire qui couvrait la façade, le terre-plein qui la séparait du chemin avaient plu d'emblée à tout le monde. Chacun y avait sa chambre donnant sur la montagne ou surplombant le lac. La pièce réservée à Georges prenait jour des deux côtés – à l'est et au sud, – par de hautes fenêtres ornées de rideaux verts à filigrane d'or.

Georges s'éveilla à cinq heures – selon son habitude à la campagne où il se fixait un emploi du temps à la fois simple et précis et tenant compte de tous ses besoins – fit sa toilette dans la demi-obscurité, à cause des maringouins que les moustiquaires n'empêchaient pas d'entrer. Entre deux opérations, il devait dégourdir ses doigts ankylosés par l'eau glacée. Émoustillé par le froid, il se mit à rire de ses appréhensions de la veille. Une nuit avait suffi à tout remettre en place.

D'ordinaire, il travaillait le matin, dès cinq heures, révisant le manuscrit en cours pour se mettre en train, puis écrivant d'une large écriture sur de grandes feuilles blanches qu'il empilait devant lui jusqu'au coup de midi. Il occupait les heures suivantes à des exercices : petits travaux d'aménagement des terrains ou de réfection, coupe du bois, longues promenades dans la forêt, seul ou avec Jean. Parfois, sa femme l'accompagnait. À quatre heures, lecture des journaux et des revues étrangères, conversation et séance de travail jusqu'au bain, puis souper léger, méditation sous la véranda dans l'obscurité et conversation quand Jeanne venait le rejoindre. On n'allumait pas à cette époque, toujours à cause des moustiques. À 9 h 30, il se retirait.

Quand il allait à la pêche ou en randonnées de reconnaissance avec Jean, il s'accordait toute la journée. Partis à l'aube, ils ne rentraient alors qu'à la brunante.

Il se serait volontiers accommodé de vivre ainsi toute l'année. Au besoin, Jeanne et son fils l'y auraient même poussé tant ils appréciaient la liberté de cette vie champêtre. Mais la rigueur des hivers écarte toute idée de travail intellectuel prolongé à la campagne entre novembre et mai. Il aurait fallu, à l'instar de quelques grands écrivains cosmopolites modernes : Hemingway, Ezra Pound, Lawrence Durrell, trouver un climat vraiment tempéré. Mais l'écrivain canadien doit d'abord assurer sa vie, consacrer les plus belles heures de sa journée à un métier, parfois ingrat, souvent accompli dans une langue étrangère, qui laisse dans la bouche un goût amer.

Le premier jour, il travailla frénétiquement. Le dépaysement favorisait la création. Il écrivait debout sur la console d'une armoire à socle. Par la fenêtre ouverte, les fleurs, les herbes, la terre chauffées par le soleil de ce début de juillet s'engouffraient dans la chambre sous forme d'effluves vivants. Parfois, il s'abandonnait à la joie qui débordait de son cœur, mais presque aussitôt un prolongement lui apparaissait et la plume se remettait à courir.

Tous les jours, il passait ainsi quatre ou cinq des plus belles heures du matin enfermé dans sa chambre pendant que Jeanne s'occupait de son côté. Il lui avait parlé de son roman et elle l'encourageait. Le récit se déroulait sur trois plans, simultanément. Les personnages, devaient s'incarner, disait Jeanne; qu'ils se déganguent, qu'ils s'épanouissent dans une action extérieure. Mais Georges redoutait de trahir l'œuvre qu'il avait conçue toute intérieure. D'autres racontaient beaucoup mieux les histoires. Son héros refusait toute concession à la mode, tout ajournement dans la poursuite de la perfection entrevue.

L'écrivain vivait dans une sorte de durée en dehors du temps réel. Naguère, il avait expérimenté la même sensation quand il avait cessé de fumer. Le premier effet de la suppression du tabac c'est d'allonger les heures. Georges devait sans cesse se rapporter à sa montre, l'ancien horaire ayant perdu toute signification. Croyait-il avoir travaillé une heure. Non ! Sa montre indiquait à peine vingt minutes. Il n'avait plus la notion du temps, nouvelle dimension. Il lui fallait s'habituer à un rythme en profondeur que l'habitude du tabac lui avait fait perdre au profit d'une euphorie décevante. D'énormes lambeaux de vie lui étaient ainsi rendus.

Vers quatre heures, le souvenir de Sylvie lui revint. Il courut à la plage avec les enfants. Une lumière jaune se jouait sur la vague. Georges nagea jusqu'à l'épuisement de ses forces.

Le jour suivant, il renouvela l'expérience. Il travaillait le matin; l'après-midi, sous un soleil dévorant, il nageait ou se reposait, alléguant que le jeu et le sommeil font partie de toute pensée mûrie. Il se nourrissait presque uniquement de fruits de mer et de jus, évitant les viandes, les plats de chefs et les vins. Il arrivait que les enfants prenaient sa mémoire en défaut. Ils ne s'en étonnaient plus. Ils avaient appris à attendre autre chose de lui que des précisions chronologiques ou le nom scientifique du passereau. Il pensa : « Nous ne savons bien que ce qui nous touche, ce qui émeut des correspondances au plus profond de nous-mêmes. D'autre part, l'idée que nous tenons à donner de nous-mêmes varie plus selon le temps que selon les personnes. Tout lui était occasion de repenser à Sylvie. Après la journée, il se réfugiait dans sa chambre et là, étendu dans son fauteuil, il glissait imperceptiblement hors du monde des responsabilités et des obstacles vers le souvenir mouvant des visages de Sylvie.

Le lendemain, il partit avec Jean à la découverte du pays. S'étant avancés à la pointe d'un promontoire, ils y surprirent un paysan qui se tenait à croppetons derrière un écran d'aulnes. Il tenait à la main un outil et un moment l'image en transparence de l'homme au marteau que Georges revoyait dans ses rêves se juxtaposa jusqu'à coïncider trait pour trait avec le contour de l'homme. Mais celui-ci fit quelques pas et le fantôme s'évanouit. Il parlait sans hâte, apparemment insensible à la fuite du temps et heureux de parler. Jean d'abord agacé, peu à peu s'accorda, comme son père l'avait fait, au rythme de l'homme. Alors la conversation captiva son attention. Le vieux paysan avait connu le grand-père Hautecroix. Avant de les quitter, il leur indiqua un raccourci pour se rendre au ruisseau qu'ils cherchaient. Au premier abord, le cours d'eau, qu'une ornière de tracteur permettait de rejoindre au milieu des foins, paraissait boueux, de ce gris des terres de la région : ils n'y virent qu'une vieille grenouille toute tassée sur elle-même, l'œil sagace. Mais un peu en amont, quelques minutes plus tard, Jean mit en sac sa première prise, une superbe truite mouchetée, ferme et colorée.

Au retour, il trouva les terrassiers occupés à la réfection du chemin qui conduisait à la maison. Ils avaient débarrassé le sol de ses roches, nivelant les collines, éventrant la terre de chaque côté de la chaussée et formant des tas de débris dont les riverains devaient maintenant disposer. Georges entreprit de trimballer de longues racines, roulant les roches sous les arbres et attachant en fagots le bois sec que Jean empilait dans la resserre. L'écrivain se complaisait dans ce travail, caricature de l'action à laquelle son âme aspirait.

« Ma profession m'a éloigné de tout ce qu'on touche avec la main », pensa-t-il. Dans le ciel, immense pré nu, quelques bribes d'ouate que le vent effilochait créaient une impression de vastitude sans limite. Des ouvriers, qui s'étaient rejoints au milieu du chemin, les pieds dans la chaleur concentrée à la crête du sable, échangeaient des propos sur la température. Autour d'eux, la lumière, dans un frémissement de cellophane chiffonné, les transfigurait. Ils restaient là, comme suspendus entre terre et ciel, inconscients de cette fallacieuse déification. Une lueur subite traversa l'esprit de Georges, sans lien avec le spectacle qu'il avait devant les yeux, et il eut la révélation de l'unité nouvelle de son œuvre. Jamais auparavant Georges n'avait compris aussi clairement le phénomène de bascule qui s'opère dans l'écrivain quand l'œuvre arrive à maturité. Un moment plus tôt il besognait dans un état voisin du découragement, ne sachant plus comment organiser son œuvre, las de tout ce qu'il avait écrit et prêt à tout jeter au feu. Puis, tout à coup, un grand chambardement s'était produit, d'une façon inattendue, accompagné d'une vision très nette de l'œuvre. Il avait hâte de retrouver ses papiers...

L'amour qui incendie un cœur de cinquante ans le débarrasse du même coup du revêtement que les années ont édifié; il le dénude et le prive pendant quelque temps de ses moyens. Le monde parle de la folie des vieillards amoureux; il assimile à un démon l'esprit qui révolutionne l'existence jusque là bien assise de l'homme mûr. « Il a raison », pensa Georges. Sylvie, dans cette période d'incubation de la passion, avait pris la forme en Georges d'une fièvre virulente. Il ne se possédait plus. Comme un adolescent, il voyait la jeune femme en filigrane dans toutes ses pensées. Elle se jouait au-devant de lui dans son travail, il la retrouvait dans ses promenades dans la campagne et jusque dans les choses. Quand il laissait la pensée de la jeune femme envahir son imagination, des images allègres, pimpantes se levaient en lui, volées de cloches dans le matin, brasillement de midi sur les vagues, images calmes, rutilantes où n'entrait aucun érotisme. Le mal s'aggrava dans les jours qui suivirent. Et pourtant, ses sentiments à l'égard de Jeanne, des enfants n'avaient pas changé. Il les englobait encore dans le bonheur presque religieux qui le portait. Dans cet état d'euphorie, il ne croyait leur faire aucun tort. Non ! Même s'il les délaissait un peu. Il s'agissait d'une allégeance sur un autre plan, d'une allégeance de l'esprit. Il n'était encore touché qu'à la pointe de son être, mais il pouvait déjà pressentir que bientôt son âme elle-même et toute son activité seraient atteintes. Il allait jusqu'à souhaiter cette aliénation, ce que tout le monde appellerait « sa perte »; il aspirait à se dissiper tout entier dans ce sentiment équivoque et douloureusement adorable. À certaines heures de lucidité, il jugeait presque criminel cet engouement d'un homme de son âge pour une jeune femme mariée, alliée à sa famille, et que tout en lui comme en elle lui interdisait d'aimer.

Tout dans son existence jusqu'ici se motivait sur le plan de la raison. Il n'avait depuis son mariage eu d'amour que pour Jeanne. Il avait possédé le bonheur, un bonheur simple, avec des problèmes certes – toute vie a les siens – mais ces difficultés correspondaient dans l'ordre moral à des épreuves qu'ils avaient assumées ensemble. Son sentiment, sa passion plutôt pour Sylvie mettait fin à cette unité. Elle les divisait. Le caractère hédoniste de son amour – qu'il reconnaissait le premier – constituait à ses yeux, alors même qu'il aurait pu encore essayer de le subjuguer et ne le faisait pas, un inexpiable désordre. En même temps qu'il appréhendait le mal qu'il allait faire aux siens, Georges se posait avec presque autant d'inquiétude le problème de sa propre vie intérieure. Désormais, détourné de Dieu, il serait seul.

Dans un de ses romans, Georges montrait un homme, parfaitement heureux, devenant du jour au lendemain amoureux de la femme d'un ami. Ni l'un, ni l'autre n'avait rien fait pour cela. Ils avaient eu l'impression d'avoir été happés. Quelques critiques avaient blâmé l'auteur de ce qu'ils considéraient comme une invraisemblance. Il y a toujours, disaient-ils, dans ces passions subites une évolution que l'observateur peut suivre. Les hommes n'agissent pas ainsi, ne deviennent pas adultères sans traverser toute une série d'états intermédiaires qui préparent leur acte. De son côté, sans le dire par respect pour l'opinion des critiques, Georges soutenait qu'il avait raison. La passion dans ces cas a la soudaineté de la foudre. Et ce sont justement les gens heureux qu'elle atteint, les arrachant à la fausse sécurité où ils se complaisaient pour les précipiter dans la passion et l'angoisse. On peut dire littéralement que la passion les prend par surprise. D'ailleurs, depuis quand les obstacles – et ici le bonheur eût pu être considéré comme un obstacle – ont-ils empêché l'épanouissement de la passion ou même retardé l'intoxication des âmes?

Georges ne niait pas qu'un grand amour pût éclater dans le cœur d'un solitaire ou d'un incompris. Mais les expériences auxquelles il se référait alors et qui lui revenaient en ce moment à l'esprit, concernaient des ménages parfaitement accordés, fondés sur l'amour et une estime réciproque et où les conjoints étaient encore jeunes. L'homme avait tout rejeté pour suivre une femme. Celle-ci ne venait pas combler un besoin, une insatisfaction sentimentale ou sensuelle, mais c'était au contraire elle qui apportait le besoin, le suscitait dans l'homme aimé et se trouvait ensuite seule à pouvoir le combler. Un tel amour ne pouvait survenir que d'une façon imprévue. Il éclatait au centre d'un monde ordonné; il ressemblait par son caractère fortuit, à une intervention des dieux; il était inexpliqué et inexplicable, gratuit et dévastateur.

Dans son roman, il avait fait allusion au philtre de Tristan, à la fatalité de l'amour quand il s'abat sur certains êtres privilégiés dont, à la vérité, il avait toujours jugé qu'il n'était pas. Mais la fatalité ne pèse-t-elle que sur les grands? D'ailleurs, il pensait que Lucien englobait sûrement ce roman, comme les autres, dans la condamnation qu'il avait portée sur son œuvre. Et pourtant ce n'était peut-être que par cette faille, où intervenait la fatalité et aussi en contrepoint la grâce, que ce roman échappait à la virtuosité. Georges s'était à peine avoué la passion qui l'enchaînait à Sylvie qu'il lui avait donné un nouveau rendez-vous et en acceptant, elle avait du coup fixé la nature de leurs relations.

L'émancipation sexuelle de la femme a introduit dans les mœurs l'illusion que l'acte d'amour, maintenant dissocié à volonté de la procréation, a perdu son ancienne gravité. Pour les plus jeunes peut-être, nés dans un monde qui s'enorgueillit d'avoir détruit le péché. Mais Georges devait assumer une responsabilité intacte...

– Que diriez-vous, Sylvie, si je vous avouais que je vous aime, que je suis venu vous voir une fois de trop et que maintenant il ne nous est plus possible de reculer. Ce quelque chose de vague que chacun de nous avait le loisir de refouler au fond de sa conscience jusqu'à ce moment a maintenant un nom. C'est l'amour. Je vous aime, Sylvie, je vous aime...

Il parlait avec volubilité, multipliant les mots comme les maillons d'une chaîne entre eux; il voulait l'empêcher de penser et l'empêcher, elle de répondre trop tôt. Une maladresse pouvait tout compromettre et il voulait faire durer le plus longtemps possible ce risque qu'il avait pris, sans préméditation, et qui n'avait pas encore eu de conséquences désastreuses puisque la jeune femme continuait de l'écouter, mais lui avait à jamais transmué leurs relations. Ils ne pouvaient plus maintenant, revenir en arrière; ils ne pouvaient plus se revoir comme la veille. Par la vertu de quelques mots, ils allaient devenir, ils étaient devenus des étrangers ou des amants. D'ailleurs, ne s'étaient-ils pas illusionnés jusque là? Un homme de cinquante ans ne fréquente pas une jeune femme belle, saine et qui se dit libre : il en fait sa maîtresse ou il s'arrange pour ne plus la revoir. Il ne voulait ni l'un, ni l'autre.

– Ne me laisserez-vous pas parler? dit-elle, mutine. Ne voulez-vous pas entendre ma réponse?

Ils étaient assis côte à côte et avant de continuer la jeune femme blottit sa tête dans le creux de l'épaule de l'écrivain.

– Ce sont les mots que j'attendais, continua-t-elle, invisible maintenant. Moi aussi, je vous aime et je suis heureuse que nous en ayons pris conscience en même temps.

Voici maintenant le moment de leur premier rendez-vous, de cette première nuit où Georges et Sylvie, enivrés l'un de l'autre, ont accompli les gestes terre à terre de louer une chambre dans une auberge de campagne, de souper l'un en face de l'autre à une petite table éclairée à la chandelle, en tenant des propos sans suite, tous les deux préoccupés de ce qui allait se passer, graves tous les deux, elle un peu par mimétisme, par appétit de lui ressembler, mais aussi parce que la passion qui la jetait dans les bras de l'écrivain la purifiait, la renouvelait physiquement et moralement, opérait en elle une résurrection. Un dialogue plus intime absorbait toutes leurs forces. Ils éprouvaient l'un et l'autre, avant même le don, la plénitude de connaissance de leur être. Ils s'étaient si totalement précipités l'un vers l'autre que même le premier contact charnel ne pourrait être qu'une redescente, sinon une déception. À cela, ils reconnaissaient que leur amour, dans cet instant avait quelque chose d'unique, une pureté où il ne pourrait se maintenir, qu'ils étaient tous les deux, portés l'un par l'autre, à la crête du temps et qu'ils auraient bien voulu ne plus en revenir. En se rappelant ces instants, plus tard, Georges s'apercevait qu'il ne pouvait plus rien retrouver avec exactitude. Il avait oublié le nom de l'hôtel, les visages et les paroles des gens qui les servaient, les aliments qu'ils avaient à peine effleurés, la femme qui les avait conduits à la petite chambre mansardée où ils avaient cru toucher l'éternité.

Que des amants se soient tués au lendemain d'une telle béatitude lui parut explicable au réveil quand il lui fallut assumer ses obligations. Sylvie redescendit moins rapidement sur terre. Elle paraissait flotter, entourée d'une étrange luminosité. Ni l'un, ni l'autre cependant n'osa faire allusion à la veille.

Georges ne se rappelait pas qu'une fois déjà, il avait connu cet état de suspension hors du temps, cette sublimation de l'univers accédant tout à coup à l'infini, débouchant soudainement dans l'éternité aussitôt perdue. L'amour efface tout ce qui lui ressemble dans le passé et les amours successives se recouvrent totalement, comme ces villes anciennes superposées, où il a fallu attendre la mort de la dernière pour découvrir sous ses sédiments les traces des agglomérations antérieures. Il ne lui restait rien de ces instants, effacés si entièrement, si complètement qu'il aurait pu douter d'eux s'ils n'avaient fait partie de son histoire intime. Comment expliquer cela? Ces gestes posés dans l'éternité s'étaient trouvés aussitôt recouverts par des gestes identiques, imités des premiers – parce qu'on ne peut tout de même pas tout réinventer – mais la deuxième fois et les jours suivants, sans leur pureté première, sans leur nouveauté, et qu'ainsi galvaudés et déformés il était devenu impossible de les reconstituer dans leur plénitude première. Dans un éclair, il comprenait la signification pour chacun des hommes et des femmes qui aiment du paradis terrestre entrevu et à jamais perdu parce que cet amour parfait n'est pas d'ici.

Ce fut le bonheur – un peu essoufflant et plein de lacunes aux yeux de l'homme mûr – qu'il ne pouvait pourtant imaginer de perdre. Il vivait sans cesse entre deux rendez-vous : il venait de la quitter ou il allait la voir. La chair seule les rapprochait; ils en souffraient tous les deux. Sylvie ne doutait pas d'être aimée, mais tout un côté de Georges lui échappait. Il ne savait pas ou ne voulait pas se livrer. Avant leur liaison, il l'interrompait quand elle allait parler d'elle. Quelquefois, cherchant jusqu'où s'étendait son pouvoir – et n'ayant pas encore le pont de la sexualité – elle inventait des façons subtiles de l'atteindre. Le jeu les passionnait. Mais Georges n'ignorait pas que ce jeu en était un de dupes. « Vous vous lassez de tout, disait-elle, bientôt vous serez fatigué de moi. » Il protestait et elle feignait de se laisser rassurer. Elle tentait de se conformer à l'idée qu'il se faisait de la femme. D'autre part, elle n'allait plus rue Stanley, où il se sentait en état d'infériorité. « Nous sommes loin l'un de l'autre. Tu n'aimes rien de ce qui me plaît », disait-elle.

– Comment peux-tu aimer ce milieu équivoque où le sexe fort porte jupe?

Le plus grave était cet écart de rythme entre eux. Près d'elle, sa vie était suspendue. Mais il fallait presque aussitôt se quitter. La jeune femme, qui avait été mariée et allait avoir trente ans, voyait dans leur liaison un rite au milieu de beaucoup d'autres : les réceptions, la danse, les voyages... De son côté, il avait ses obligations de famille, réduites au minimum par le séjour des siens à la campagne, mais exigeantes tout de même, ses affaires, le soin de sa carrière...

Sylvie n'était pas capable, croyait-il, de retour sur soi. Les aspirations de l'homme étaient plus complexes. Il devait pour s'accorder à elle se renoncer sans fin. Son amour, sa passion se nourrissaient de sa substance spirituelle.

Depuis qu'il aimait, toute sa vie s'orientait différemment. Avec elle, il avait dû répéter les moindres gestes de son rôle d'amant, si compliqué en comparaison des autres. À cause de cette coupure, de ce partage de son personnage, il perdait possession des choses en même temps que de lui-même. Seules surnageaient les habitudes correspondant à un instinct profond, aux sources vives de l'être. Sa façon de sentir, de s'exprimer, de voir les choses et les gens, même de marcher, de rire, tout en lui s'était métamorphosé.

Ce qui lui répugnait le plus dans l'adultère : l'hypocrisie, la crainte des surprises, des dénonciations, les rencontres à l'écart dans des arrière-ruelles était devenu monnaie courante dans sa vie. Tout ce qui nous arrive nous ressemble, pensait-il, mais il n'avait pas encore assimilé ces événements qui ne coïncidaient pas encore complètement avec son personnage. Surtout, il ne s'habituait pas au mensonge de tous ses actes, même les plus anodins.

Il fuyait d'instinct les occasions de se rendre à la maison des champs, de parler à Jeanne. Celle-ci n'ignorait plus sa liaison, il le savait. Elle avait sans doute pitié de lui. À tout propos, elle lui rappelait son âge. Cela lui échappait. Quant à lui, il ne pensait à son âge que dans les moments où sa femme le lui rappelait, lui révélant du même coup qu'elle y pensait tout le temps et à propos de tout, et alors qu'il avait l'impression de n'avoir jamais été aussi jeune.

Jean, de son côté, sans doute averti de la liaison de son père, par des amis, se montrait hostile. Il cherchait des occasions de le contredire, mais avec une certaine prudence pour ne pas éveiller les soupçons de sa mère.

Au milieu de ce malaise dont il se sentait responsable, Georges ressentait cruellement sa solitude. Ne pouvant parler de ce qui occupait tout son être, il lui fallait tenir des propos de table, répondre à des questions au sujet de son travail, pendant que son péché le brûlait, que son angoisse réclamait en aliment sa substance même.

Il rejoignit Sylvie dans un restaurant de la banlieue où ils avaient convenu de se rencontrer pour éviter d'être vus ensemble. Les fenêtres donnaient sur un square perdu où la poussière avait un arrière-goût de terreau. Par-dessus l'épaule de la jeune femme, en l'embrassant, Georges apercevait la cime de deux ormes feuillus.

Sylvie lui donnait de plus en plus le sentiment qu'il avait des choses à dire, un rôle politique à jouer. Il s'était laissé prendre trop longtemps par la littérature. « On t'a trompé, disait-elle, en te faisant mépriser l'action au profit de frivoles conquêtes littéraires. » Pour que son œuvre cesse d'être un à-côté, un jeu d'amateur, il devait s'engager. Quelle meilleure arène que la politique? Il tenait la jeune femme au courant de projets dont il ne disait rien à Jeanne. Et, en échange, elle lui disait tout ce qu'il désirait entendre, ce qu'il pensait lui-même. Écho fidèle. Elle disait encore :

« Tu as l'âge de la politique. Peut-être faudrait-il que tu perdes tout – il entendait ta situation, ta famille – et qu'il ne te reste plus que moi. Rien ne te résisterait.

Quelquefois, elle souffrait de ne connaître qu'un côté de son amant.

– Voilà un mois que nous nous aimons et tu ne m'as encore rien dit de toi.

– Mais que veux-tu savoir?

– Tout.

– Mais je te dis tout.

– Ne plaisante pas.

– Qu'il te suffise de savoir que je t'aime.

– Je me sens comme une étrangère au bord de ta vie.

Il la taquinait de ce besoin d'assurance, mais elle insistait :

– Chaque fois que je ne te vois pas pendant une semaine, j'ai envie de te dire « vous ».

– Dis donc que je t'intimide.

– La passion, ce n'est pas tout.

– Je te parle de tous mes projets.

— De tous?

— Je pense tout haut devant toi.

— Je veux que tu me donnes ton âme.

Elle était pathétique. Cette conversation, commencée comme un jeu, tournait mal. Il eut honte de lui. Il se réservait. Pourquoi? Il ne croyait plus à l'éternité des liens créés par la chair en dehors du mariage, du moins, il ne voulait pas y croire. Il dit :

— Je t'aime, Sylvie.

— Essaie un peu de m'aimer toute entière.

— On se change difficilement. Donne-moi un peu de temps. On ne m'a appris que la peur...

Comme ils s'apprêtaient à retourner à la ville, elle lui dit :

— Il y a une prière de mon enfance qui me revient : « Je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie. »

Elle avait été élevée librement, sans discipline, sans religion. Fille d'une femme trop belle et trop adulée et d'un musicien de jazz qui avait déserté Colette avant la naissance de Sylvie et était allé mourir désespéré quelque part en Amérique du Sud, la jeune femme avait été élevée chez les uns et les autres, puis envoyée en Suisse parfaire des études décousues. Personne ne lui avait jamais parlé de religion. L'aventure de sa mère et l'échec de son propre mariage lui avaient fait redouter l'amour jusqu'au jour où elle avait trouvé Georges. Elle continua :

— Colette ne voulait pas qu'on trouble mon esprit. Elle fit une colère terrible à propos de la seule prière qu'on m'ait apprise parce qu'on y disait : « Prenez mon cœur afin qu'aucune créature ne le puisse posséder que Vous seul ». Ma mère croyait que cette prière m'empêcherait de me marier. Elle le croit encore ou du moins qu'elle m'a empêchée d'être heureuse et de rester avec mon mari.

Elle riait provocante.

— C'est ainsi que je veux que tu m'aimes et qu'aucune créature...

Elle creusait sa pensée :

— Je suis heureuse, mais je veux plus, l'infini...

— Tu l'auras, tu l'auras, chérie.

— Oh ! j'ai une confession à te faire. Tu vas me gronder? On a parlé de toi chez Colette, l'autre soir, et je crois bien que je n'ai pas su dissimuler ma confusion. Je me suis mise à rougir comme une couventine prise en faute. Ton père m'a longuement regardée...

— Ne t'inquiète pas pour lui. Il serait le dernier à nous trahir. S'il a deviné quelque chose.

Devant leurs amis, elle laissait parfois, à propos d'une allusion, paraître un commencement de rougeur autorisant chez ceux qui le surprenaient le doute le plus flatteur au sujet de ses sentiments pour Georges. Et l'écrivain lui en avait fait la remarque.

Sylvie avait pris dans sa vie la place de la littérature, presque la place de Dieu. Mais elle ne savait pas la remplir d'elle-même, comme cela eût été possible au temps où Georges avait vingt ans. La chair ne suffit pas à remplir un cœur de cinquante ans qui a eu une vie spirituelle, si imparfaite fût-elle. Aussi, cherchait-elle au dehors un supplément d'activité où elle le tiendrait.

Un autre jour qu'ils étaient ensemble dans la campagne, après un silence où Georges croyait que leurs âmes suivaient une route identique, il avait sursauté en l'entendant s'écrier :

— La mort me fait une telle horreur !

— Pourquoi parles-tu de la mort en ce moment.

— Parce que j'y pense.

— Mais il y a seulement un instant, tu paraissais comblée. Est-ce que, sans le vouloir, je t'aurais fait de la peine?

— Ce n'est pas cela.

— Notre bonheur te fait penser à la mort?

— Non. C'est en dehors de nous. Je viens de penser tout à coup qu'un jour je serai morte.

— Mais dans un grand nombre d'années.

— Je veux mourir très vieille et je souhaite que cela m'arrive dans mon sommeil.

— La mort me fait horreur aussi, mais pas de cette façon...

— Comment alors? dit-elle.

— Parce que ce sera la fin de notre amour.

— Notre amour sera sans fin.

— Si nous nous aimons assez fort...

— Ce que je ressens t'échappe ; il échappe à tout le monde. D'ailleurs, tu ne cherches pas à me comprendre.

— Mais oui, je cherche.

— Je voudrais tellement ne plus croire à rien.

Il ne comprit pas qu'elle faisait allusion à des menaces qu'elle avait reçues. Tout un passé trouble remontait à la surface à l'occasion de sa liaison. Et du fond de l'abîme d'inquiétude où elle se débattait, elle lui lançait un appel désespéré. Mais il ne l'entendit pas. Il était trop préoccupé de lui-même, de son amour-propre froissé. Il vit son beau visage tendu. Elle avait ses ténèbres dont les franges se laissaient parfois effleurer, comme ces êtres nocturnes qu'à la faveur d'un tournant, les phares d'une auto font émerger soudain d'un fossé.

— Savais-tu, dit-elle, que nos yeux ne sont que des muscles et que si nos autres moyens de connaissance étaient plus parfaits nous n'en aurions aucunement besoin. La pensée que nous pourrions être sans yeux m'afflige.

— Ce qui compte c'est que tu es là et que je t'aime.

— Je ne saurai jamais si tu m'aimes vraiment parce que je ne sais pas te faire souffrir.

C'est avec le sentiment pénible de courir à un échec que Georges rédigea son télégramme, demandant un rendez- vous à Blaise Carrel. Sylvie le poussait à l'action. Il devait, selon la jeune femme, mettre à profit l'avance qu'il possédait sur les autres concurrents, se faire reconnaître au plus tôt par le chef démissionnaire et se hâter d'entreprendre la réorganisation du parti.

Une première fois, il avait succédé à Carrel à la direction du *National*.

La gloire avait changé le député et l'avait éloigné de ses anciens confrères. Il ne venait plus causer avec eux. Il avait trouvé d'autres conseillers et fournisseurs d'idées.

L'écrivain ne se sentait pas moins impatient que sa maîtresse, mais il jugeait à certains indices que Carrel n'avait peut-être feint de se retirer que pour éprouver la loyauté des siens et mesurer l'étendue de son autorité. Alors que selon la rumeur, la maladie allait le forcer à la retraite, n'avait-il pas, du parquet même de la Chambre, prononcé un discours retentissant qui ressemblait moins à un adieu qu'à un programme électoral. Pourtant les rumeurs persistaient.

« Je vous attends samedi, répondit Carrel. Nous passerons le week-end ensemble. »

Georges Hautecroix descendit du train à dix heures du matin dans la ville près de laquelle habitait le chef nationaliste. Vibrant d'émotions contradictoires, il s'engagea dans une petite rue commerçante, flânant entre les rangées de maisons qu'il connaissait, retardant à plaisir le moment de se présenter chez son hôte.

Blaise Carrel ne savait qu'un rôle : celui de chef. Il l'avait été au collège, à l'université, puis dans les sociétés qu'il avait fondées et enfin, dans le parti nationaliste. Georges avait assisté avec son père – il n'avait que vingt ans – au congrès qui avait choisi Carrel comme chef. Les jeunes, que l'homme politique écoutait volontiers à cette époque, lui avaient fait une fête. Il était entré dans l'amphithéâtre, en compagnie de son état-major et des notables, les dominant tous de la tête. Et comme il se séparait du groupe et gravissait le petit escalier conduisant à la tribune, la foule avait été prise de délire, criant, trépignant, acclamant. Carrel se tenait très droit, visiblement ému. Puis il avait pris la parole, commandant au tumulte et se faisant obéir aussitôt. Qu'avait-il dit? Georges avait à peine entendu les mots, coupés d'applaudissements frénétiques et de vivas. Ce qu'il avait vécu, à cette heure-là c'était le passage de la gloire, grand ange invisible se saisissant devant lui d'un vivant et l'auréolant de lumière.

Aux élections, le parti avait subi un cuisant revers, mais Carrel avait été élu avec un petit groupe de fidèles. Le parti s'était ensuite replié. Bientôt, de nouvelles idéologies avaient détourné de lui l'attention des masses. Il revivait dans les manifestations nationales et dans les grandes interventions de son chef à la Chambre.

Carrel habitait une grande maison blanche de deux étages, isolée de la route par un mur de pierres des champs et dissimulée aux regards par la frondaison d'ormes et de chênes de grandes dimensions, plantés irrégulièrement de chaque côté de l'allée de gravier conduisant au porche à colonnade. L'homme politique aimait le faste et il avait la manie de bâtir. Aussi des groupes d'ouvriers de tous métiers sévissaient-ils à longueur d'année dans cette maison qui comprenait plusieurs grands salons, une salle à manger de vingt convives, des solariums et de spacieux appartements pour les invités. La façade, percée de hautes fenêtres disposées en symétrie, avait gardé l'apparence d'un ancien manoir, mais l'intérieur, à la suite de trop de modifications improvisées et exécutées sans plan d'ensemble, n'avait plus de style. Ainsi, l'habitat ressemblait à l'homme.

Georges Hautecroix poussa la barrière et pénétra dans la propriété. Carrel s'entretenait, près d'un pavillon de construction récente, avec un groupe de couventines d'une quinzaine d'années, vêtues uniformément de *jumpers* bleus et de chemisiers empesés. Deux religieuses les accompagnaient. Un peu partout, des nappes odorantes de rosiers sauvages embellissaient le versant du coteau. Les fillettes, conscientes de l'intérêt qu'elles éveillaient chez le vieil homme, s'émulaient à retenir son regard, à recueillir de ses lèvres un témoignage de préférence que sans doute elles chériraient jusqu'à la fin de leur vie. Elles le frôlaient, le pressaient. La présence des religieuses rendait ces échanges plus dangereux. Plus passionnants aussi ! Carrel, ému de tant de ferveur, se pavanait dans un veston d'intérieur pourpre.

Georges, n'osant révéler sa présence, attendit, immobile et la tête tournée, le bon plaisir de son hôte. Celui-ci l'aperçut et se hâta de prendre congé des écolières.

— Comme c'est gentil à vous d'être venu jusqu'ici, dit-il. Je ne vois presque plus personne.

Il oubliait les groupes venus en pèlerinage, comme les couventines qu'il venait de quitter, les sociétés patriotiques, les délégations de ses commettants.

— On respecte votre solitude, répondit Hautecroix pour être poli.

— Trop ! trop ! protesta l'hôte. Autrefois, ma maison n'était jamais assez grande. Maintenant, je suis seul avec les ouvriers.

Biaise Carrel, grand vieillard glabre, au crâne dégarni, avait un regard pointu d'oiseau et parlait d'une voix de tête, au débit aigre et précipité. Sa femme, à qui il avait laissé le soin de reconduire les visiteuses, revint vers les deux hommes. Georges la voyait peu souvent, ne venant que rarement dans cette campagne que Béatrice Carrel ne quittait pas, même pendant la session. Il se rappela ce qu'on disait d'elle dans les salons. Il avait peu prêté l'oreille à ces propos naguère, mais il avait retenu qu'elle n'était pas aimée. Et pendant que son hôte les présentait l'un à l'autre, Georges épiait le visage et les gestes de cette femme discutée.

Elle avait de belles dents, la ligne des lèvres droite et fine, un sourire attachant. Ses yeux ne vous retenaient pas, ni ses cheveux teints et crêpelés, ni sa peau martelée sans doute par quelque reliquat de petite vérole. Tout son charme résidait dans sa bouche, la vivacité de son expression et cette façon en perdant le souffle de dire ah ! au bout de ses phrases. Quelque chose attirait en elle, une secrète souffrance, une blessure qu'il devina de nature érotique, une fêlure à la commissure de l'âme. C'était une sorte d'appel qu'il avait entendu dès le premier instant, à dépasser cette muraille du corps derrière laquelle elle criait sa solitude, à rejoindre derrière la chair angoissée une âme affamée d'affection. Elle n'avait pas eu d'enfant.

Les mondaines disaient qu'elle n'avait jamais accepté son rôle d'épouse du chef d'un parti méconnu des uns, méprisé des autres, et qu'au lieu de bâtir sa vie à partir des éléments à sa disposition, elle avait préféré s'enliser dans la mémoire de sa jeunesse. Elle passait ses journées dans une pièce à son image où tout était douceur résignée et nuances. C'était presque une chambre de jeune fille, avec ses abat-jour coniques très longs, de teinte lilas, ses meubles laqués blancs, ses reproductions de Chardin et de Raphaël. Elle montra même à son hôte des poupées de bois qu'elle conservait dans une vitrine ancienne au milieu de figurines de prix. Elle ne se consolait pas d'être l'épouse d'un tribun nationaliste, d'avoir été sacrifiée à une idole exigeante et destructive. On répétait aussi que sa mère avait prédit à Carrel, peu avant les fiançailles : « Vous ne serez pas heureux avec elle. Elle n'est pas faite pour la vie publique, vous verrez ! »

Georges ressentit quelque dépit de n'être pas connu d'elle, du moins comme écrivain, car son mari lui avait parlé du journal.

À table, elle prétexta une migraine pour ne manger que du bout des lèvres. On fit poliment des suggestions.

— Non ! Non ! dit-elle, il n'y a rien à faire. C'est dans la famille. Nous avons la migraine.

Georges la sentait tendue, inquiète. Devinait-elle l'objet de sa visite et cherchait-elle à le décourager? Il le supposa tout d'abord. Après le déjeuner, Carrel entraîna son hôte dans le jardin. Sa femme les suivit.

— Laisse-nous, Béatrice, dit-il, nous avons des affaires... Elle resta un moment immobile puis se pencha en avant sur la pointe des pieds sans regarder Georges.

— Ne crains-tu pas, dit-elle à son mari, que des séances prolongées ne te fatiguent. Je pourrais peut-être prendre des notes.

Georges protesta :

— Je ne voudrais pas vous déranger. Carrel, visiblement embarrassé par l'intervention de sa femme, mit fin à ses protestations.

— Vous ne nous dérangez pas, n'est-ce pas, Béatrice, dit-il en insistant sur le nom de sa femme. Et quant à la fatigue, je ne suis pas moribond. Nous avons tout le temps d'ailleurs. N'y pensons plus !

Il ajouta, après un moment, sur un ton enjoué :

— Et puis, votre présence me fera du bien. J'ai été beaucoup trop seul ces derniers temps.

Mon cher Hautecroix, je veux que vous considériez votre séjour dans cette maison comme un congé.

— Mais oui, répliqua madame Carrel. Quelle mauvaise maîtresse de maison je fais.

Hostile jusque là, elle parut se détendre. Elle était maintenant tout miel. Cette volte-face, pensa Georges, présageait sans doute plus de danger que l'hostilité déclarée du début.

— À tout de suite, dit-elle avec son sourire le plus engageant. Et elle s'éloigna vivement. Ils marchèrent en silence le long du rempart qui protégeait le jardin des débordements de la rivière et s'engagèrent dans la campagne. Devant eux s'étendait un immense espace désolé. Leurs pas soulevaient la poussière d'une terre sèche, poudreuse, sans frondaison à perte de vue. Le ciel, bas et brun, se confondait avec le sol de cette étrange toundra.

Depuis quelques années, il arrivait souvent aux deux hommes de s'opposer dans les conseils du parti. Les autres membres, redoutant les cruelles réparties de Carrel, pliaient devant lui. Seul Georges le surprenait vraiment en attaquant de front ses décisions arbitraires. Chaque fois, le tribun regardait autour de la table pour vérifier si sa surprise, son indignation trouvaient un écho. Les interventions quand il y en avait ne faisaient que décupler sa colère. Parfois, devant la résistance de son confrère, il perdait toute retenue, se lançait tête baissée, vociférait et allait jusqu'à poser la question de confiance. Mais à leur façon, les deux hommes s'estimaient.

Carrel eut un de ces accès de colère, quelques jours plus tard, en apprenant l'alliance de Hautecroix avec le groupe de Mayron. La scène fut rapportée à l'écrivain. Carrel attendait si peu cette défection qu'il avait raconté à sa façon la visite de son confrère. Comment eût-il pu se douter? Leur conversation datait d'une semaine à peine. Et Georges n'avait parlé à personne du groupe depuis. Quand il eut compris ce qui arrivait, Carrel se mit à gesticuler, ses petits yeux exorbités. « On nous quitte », dit-il avec dignité. Personne ne disait un mot. Il ne savait se dépêtrer, s'arracher à la glu qu'il sécrétait depuis qu'il s'était rendu compte que Hautecroix le rejetait. Et le silence des assistants devant son désarroi aggravait sa rancœur.

Mais cette scène ne devait avoir lieu que plusieurs jours plus tard. Et à ce moment, il écoutait Georges, loin de prévoir sa défection. Hautecroix lui-même escomptait un résultat bien différent de sa visite. Il ne pouvait encore imaginer une telle suite à sa démarche.

« Nos idées nous isolent, disait-il, non seulement des partisans des vieux partis, mais du peuple. Nous tournons en rond, nous manquons d'air. Nous remâchons une pensée millénaire qu'on a rajeunie trop longtemps, reprise sous toutes ses coutures, qui n'a plus de vie. On nous balayera avec le thomisme et les autres institutions du Moyen-Âge ».

— En histoire, répondit Carrel, je crois à un certain déterminisme, ou plutôt au plan providentiel. Les hommes s'agitent, mais ils exercent peu d'action sur les événements. Rien ne compromet le cours du destin d'un homme, encore moins celui des nations. Croyez-moi, continua-t-il, nous avons la vérité. Et le thomisme dont vous vous moquez a répondu d'avance à toutes les objections que vous pouvez inventer.

— Des réponses conçues pour le monde d'il y a mille ans.

— Le communisme passera. Politique d'abord, doit rester notre devise. Le peuple nous reviendra. Un jour, nous serons les maîtres. On pourrait à la limite imaginer dans l'avenir la province de Québec associée à la France – les distances ne sont plus un obstacle à ces sortes d'union – mais à la façon d'une associée libre, ajouta-t-il en voyant son compagnon hocher la tête, une associée libre, dis-je, égale, collaborant à former une patrie française plus diverse, plus universelle...

À ce moment, une explosion claqua comme un coup de fouet sur la terre sèche, soulevant la poussière et ébranlant le sol jusque sous leurs pieds. Ils retraitèrent en toute hâte vers le bosquet. Carrel en avant. Jusque là, Georges n'avait pu voir son visage. Il s'aperçut alors que le vieillard tremblait et bafouillait des mots sans suite. Georges le ramena à la maison. Il n'était pas blessé, mais seulement ébranlé.

Georges Hautecroix passa une fort mauvaise nuit. Il n'avait pas tiré les rideaux de sa fenêtre et en s'éveillant il s'aperçut que la pluie avait fait une mare entre le mur et son lit. Derrière un parapet de moellons, il pouvait voir la rivière soulevée par un vent très fort qui jetait des paquet d'eau contre les carreaux. Une clôture basse séparait le promontoire d'un abîme invisible au fond duquel se trouvait la plage qu'il avait visitée la veille. Dans l'herbe pointaient des pissenlits.

Vers dix heures, il se produisit une accalmie et Georges, que son hôte laissait libre jusqu'à l'heure du déjeuner, décida de s'aventurer du côté des jachères qu'il avait traversées la veille. Il voulait être seul pour rêver à Sylvie. Il marcha donc dans cette direction, gravit une colline et déboucha dans une clairière. À certains indices, il devina qu'il se trouvait en territoire militaire et même dans un endroit interdit aux civils. Par bonheur, il n'avait encore rencontré personne. Il se mit donc en devoir de retourner à la grand-route. À ce moment un violent orage éclata.

Détrempé et fourbu, il remontait la colline, se croyant seul, quand tout à coup, à un tournant, un garde monté à bicyclette et son fusil en bandoulière, apparut. Il était jeune, tête nue et la pluie ruisselait sur sa figure. La nature paraissait vraiment déchaînée. Il descendait la côte à toute allure, Georges la montait. Celui-ci vit le garde avant d'être vu de lui et le regardant bien en face, il lui dit : « Il pleut, hein? »

C'était une question, exigeant une réponse, ne fût-ce qu'un changement d'expression. Le cycliste se composa une mine superlative et pendant ce temps perdit l'initiative de la rencontre. Le naturel de la question lui avait fait perdre de vue un instant ce que la présence d'un civil à cet endroit pouvait avoir d'insolite. Déjà, avalé par la pente, il était passé. Quand il revint de sa surprise, Georges l'entendit crier :

— Eh, là !

Mais une longue côte et des milliers d'arbres les séparaient. L'écrivain sourit de son astuce. Mais, en fait, il avait agi plutôt par instinct que par habileté ou en vue de l'effet psychologique qu'il avait obtenu. Il regrettait que Jean n'ait pas été là au moment de cet incident pour en apprécier avec lui toute la saveur. Et il se rappela tout ce qui désormais allait les séparer. L'homme qui explorait naguère les bois avec son fils avait fait place à l'amant qui cherchait la solitude pour mieux revivre le souvenir de l'être aimé. La passion l'isolait, le refermait sur lui-même.

À son retour, il trouva son hôte, revenu de ses terreurs, mais plus pessimiste que la veille.

— Nous vivons, dit-il, dans une atmosphère alourdie de rumeurs, empoisonnée par la trahison, l'hypocrisie, les mensonges. La situation devient difficile. À certains moments, on pourrait croire que quelques-uns à l'intérieur du parti mettent tout en œuvre pour détruire notre travail. On contrecarre notre action, on nous aliène les meilleurs hommes. Que se passe-t-il? Quant à moi, je refuse de me laisser intimider. Je suis plus fort que cela.

Carrel, depuis qu'il pressentait la candidature de Georges, ne voulait plus démissionner. Certains hommes sont ainsi. Ils ne font jamais de tort qu'à leurs amis. Georges était en colère. Il se rendait compte qu'il n'avait plus rien à attendre. Carrel, manœuvré par l'aile des fossiles et des froussards, se cramponnait puérilement aux vestiges de son autorité morale. Il n'avait d'ailleurs plus la foi et se souciait peu que le mouvement périt avec lui.

Et voilà que soudain, le visage que Georges croyait connaître lui apparut sous un nouvel aspect. Sans qu'il les eut cherchés, des souvenirs pénibles libérés par leur dernière conversation se levaient dans la mémoire de l'écrivain, se pressaient au premier rang, disputant la place à d'autres. Certains faits changeaient subitement de signification, comme dans les cauchemars, la personne qui vous parle, tout à coup, pour avoir prononcé un mot, devient une autre, se métamorphose en une autre sous vos yeux. Un Carrel inconnu émergeait de ce brassement. Pourquoi durant les dernières élections, alors que Carrel ne le quittait pas, Georges avait-il pensé : « La présence d'un compagnon, même hostile... » Il avait retenu ces mots et ne les avait pas compris. Maintenant, il avait hâte de partir. Carrel insistait :

— Restez quelques jours, j'ai besoin de vous.

Georges ne l'entendait plus. Un souvenir impérieux le chassait de cette maison où, espérait-il. il n'aurait plus à revenir. Pourtant, en se rendant à la gare, il se félicitait. Sa visite n'avait pas été vaine. Elle l'avait guéri d'un attachement indigne et d'autre part, il savait maintenant à quoi s'en tenir sur les intentions de Carrel.

TROISIÈME PARTIE

DANS LE TRAIN qui le ramenait à la ville, où il avait hâte de retrouver Sylvie, Georges Hautecroix avait le cœur lourd. Auprès de Carrel, il avait refoulé toute réaction vive – il ne s'opposait à celui-ci qu'au conseil du parti, en pleine lumière. Il lui avait fallu se soumettre de bon gré. Mais cette opposition entre son attitude extérieure de désintéressement contrastait trop vivement avec ses sentiments pour ne pas le jeter dans un état de trouble qui fluctuait en lui comme un liquide dans un vase violemment agité.

À son arrivée, il téléphona chez Sylvie, mais elle était absente.

Comme s'il avait connu la déception de Georges Hautecroix et la pente de ses pensées, Mayron lui demanda un rendez-vous au journal.

Le jeune homme avait changé en l'espace de quelques semaines. Et tout d'abord, il avait quitté le groupe qui se réunissait autour de Jean Hautecroix. Il commandait maintenant une troupe de choc, dont les adeptes se recrutaient par centaines ; les uns amenés là par leurs convictions, les autres attirés par la promesse de coups de mains. Dans le parti, on les redoutait. Déjà, dans des élections partielles, ils avaient commencé « à faire leurs preuves ». On devait se rendre à l'évidence. Leur intervention était efficace.

Mayron se présenta au bureau de Georges Hautecroix, encadré de quatre individus costauds, qui se donnaient l'allure de tueurs à gages. À son entrée, l'écrivain ne reconnut pas dans le garçon agressif qui se tenait devant lui et qui pourtant n'avait pas changé de visage, le jeune homme poli dont il avait fait la connaissance deux mois plus tôt. Il eut l'impression que celui-ci venait prendre l'air du journal et mesurer un rival. « Il vient à moi parce qu'il s'est mis dans la tête que j'ai peur », pensa Georges, qui n'était pas si loin de compte. Ai-je peur ?

Sa secrétaire, troublée par l'allure patibulaire des gardes du corps avait tenté de les empêcher d'entrer en même temps que leur chef. Elle n'avait pas réussi et Georges avait dû intervenir. Mayron s'était excusé du bout des lèvres et, en ricanant doucement, il avait rétabli l'ordre et renvoyé ses acolytes dans le corridor. Il tenait son effet.

Resté seul avec Georges, il se métamorphosa complètement. Il attendait, beaucoup de son interlocuteur.

— J'ai besoin de vous, dit-il, non pour moi, mais pour la patrie et pour vous, pour faire de vous le chef incontesté du pays. Je vous en prie, écoutez-moi, dit-il, en voyant Georges prêt à protester.

— Vous avez tout essayé : la conciliation, les compromis, les revendications et la liste est longue. Vos méthodes ont échoué. Dans la mesure où l'État refuse de nous traiter comme des égaux, nous avons en revanche le devoir de le traiter en ennemi.

Hautecroix n'eut pas le temps de protester. Il était amusé.

— Faites-nous confiance, continua le jeune homme. La haine est la seule voie désormais. Elle a réussi en Algérie, en Irlande... Le jour où notre peuple se rendra compte qu'il ne possède rien en propre, pas même sa langue, il sera mûr pour les formes les plus évoluées de collectivisme, ne fut-ce que pour embarrasser les possédants. Je ne vous cache pas que je suis athée...

— Mais alors...

— Ne croyez pas que seuls les croyants sont capables d'aimer leur pays. En ce moment, ce ne sont pas seulement deux générations qui s'affrontent, ce sont deux formes de pensée situées aux deux extrêmes du balancier.

— Le peuple ne vous suivra pas.

— Vous le connaissez mal. N'oubliez pas que la révolution fait partie de nos traditions. Les coureurs des bois défiaient l'État, Papineau...

— En vous écoutant, je suis surpris de voir à quel point vous ressemblez à votre oncle. Mais pourquoi moi ?

— Tout naturellement parce que c'est votre œuvre qui nous a inspirés.

— Je n'ai jamais enseigné la violence.

— Non ! La fierté ! Pour nous ces deux mots sont synonymes dans l'état actuel des choses. Ne nous refusez pas votre adhésion.

Georges Hautecroix accorda son appui moral au groupe et laissa associer son nom à la campagne. Mayron ne demandait rien de plus.

Nous n'avons jamais eu de pensée nationaliste, pensa Georges. Jusqu'ici, les chefs qui se sont succédé, n'avaient jamais une idée bien précise des buts qu'ils poursuivaient. Combien d'entre eux allaient jusqu'à l'idée de séparatisme, après avoir pesé tous les risques qu'une telle action comportait ? Non ! Les mouvements nationalistes étaient d'abord des révoltes. Les chefs parvenaient à entraîner les masses à l'occasion d'une loi impopulaire, comme la conscription, mais cela ne durait guère. Ils n'avaient jamais eu le pouvoir. La plupart d'entre eux ne l'attendaient plus. Et es doctrinaires, comme Georges, restaient isolés. Ils ne savaient pas toucher le peuple mal identifié, mal connu, qui ne croyait pas en lui-même et laissait aux étrangers le soin de le définir...

Engagé dans le parti dès sa jeunesse, Georges avait mené la lutte joyeusement, sans un regard en arrière. Il avait suivi Carrel dans des actions politiques quand son instinct lui disait qu'il eut mieux valu rallier le peuple autour de grandes actions. Maintenant, trahi par le député, il s'alliait aux jeunes. Il essayait de croire – en dépit de son expérience – que les rêves, les désirs, les projets échevelés qui avaient soutenu sa foi pendant vingt ans trouvaient enfin un climat propice et allaient se réaliser.

Ce jour-là, un mot laconique de monsieur Guilloux apprit à Georges que Lucien n'en avait plus que pour quelques jours et qu'il avait manifesté le désir de voir son ami une dernière fois.

Depuis la lettre qui l'avait si profondément remué, l'écrivain associait Lucien au changement qui s'était accompli en lui.

Lucien allait mourir. Quand un homme meurt, le monde finit pour lui. C'est la fin du monde. Que l'univers soit anéanti d'un coup, que des millions d'autres êtres soient pulvérisés en même temps n'ajoute rien à l'horreur sans mesure de la mort d'un seul. On ne meurt pas plus, on ne disparaît pas plus complètement dans une hécatombe. Faut- il donc plus d'imagination pour comprendre l'horreur de la mort individuelle que pour s'émouvoir de l'anéantissement possible de la terre ?

Georges méditait ces pensées en se rendant à l'hôpital. Le taxi s'engagea dans une longue allée de peupliers et le visiteur aperçut, à l'extrémité des arbres, un bâtiment noir, comme un immense oiseau aux ailes déployées. De la terrasse, surélevée de quelques marches, il distingua des terres cultivées à perte de vue, coupées de bosquet et frangées de formes confuses. Des moineaux pépiaient dans les pampres rouges qui couvraient le mur latéral d'une chapelle voisine. Il poussa une lourde porte vitrée, traversa une rotonde, suivit un corridor bordé d'étalages somptueux, brillamment éclairés mais déserts et se mit à déchiffrer les petits écriteaux tendus perpendiculairement au-dessus des portes du hall. Une religieuse l'entraîna dans les profondeurs de l'immeuble, le fit passer dans un ascenseur et le conduisit à un rond-point où elle heurta un timbre. Pendant que Georges écoutait le retentissement de ce coup de cloche dans sa tête, un petit homme chétif, aux yeux dégarnis de cils, et tout vêtu de blanc, se présenta et fit signe de le suivre.

Derrière la deuxième porte, Lucien reposait dans un lit étroit et élevé. Des meubles de métal, bruns et anonymes, entouraient le lit. Une odeur d'alcool hérissait l'air alourdi des effluves de bananes mûres et de roses. Il ne reconnut pas immédiatement son visiteur.

— Que je suis heureux de te voir, mon vieil ami, chuchota-t-il. Tu n'as pas trop changé, toi ! Je suppose qu'on t'a alarmé au sujet de mon état ?

Georges protesta doucement. Lucien reprit :

— On ne me laisse plus voir personne. Le médecin a interdit toutes les visites mais on a levé la consigne pour toi.

— J'avais besoin de te voir. Mais je ne voudrais pas te fatiguer...

— Au point où j'en suis... Je ne me fais plus d'illusion, tu comprends. Mais laissons cela. Il me répugne de parler de moi-même, surtout depuis que je constate avec quelle facilité un peu dégoûtante les malades font étalage de leurs plaies. Les maladies ne sont pas, comme on le croit, des accidents extérieurs ; elles sont des aspects de notre âme. Que dis-je ? Elles sont notre être dans sa manifestation la plus intégrale. Les malades le sentent confusément et, en s'analysant, ils explorent leur âme.

— C'est vrai que nos maladies nous ressemblent.

— Comme notre visage nous ressemble. J'ai beaucoup réfléchi depuis que je suis ici. Mais tout cela va disparaître avec moi.

Après un silence, où la pensée de la mort s'érigea comme un mur entre le malade et son visiteur, Georges reprit :

— Je voulais te dire combien ta lettre m'a touché.

— Quelle lettre ?

— La dernière, où tu me parles du côté superficiel de mon œuvre.

— J'avais oublié. Quand je t'ai écrit, mes divagations nocturnes tournaient au monologue, à un monologue fastidieux sur ton roman. Cette lettre m'a délivré de ce cauchemar. C'est fini.

— Si j'en ai la force, j'écrirai le livre que tu attends de moi.

— Que j'attends de toi. Des mots ! On dirait que nous ne parlons plus la même langue. Ce que j'attendrais de toi, si j'en avais le droit – je ne l'ai pas ce droit et ne l'usurperai pas – ce serait que tu suives ton génie. Oui. suis ton génie. Cela vaut mieux. Rien n'importe d'ailleurs que cela. Quant à moi, je pense trop à moi-même, à mes fins dernières, si tu veux, pour être de bon conseil. Oui, suis ton génie... Tout m'apparaît en ce moment comme des débris ballottés par la mer. Rien ne dépasse, rien n'a d'importance au-dessus du reste...

Le médecin, qui connaissait Georges de réputation et l'avait vu entrer, attendit celui-ci à la porte de la chambre. Il était très grand dans sa tunique blanche, serrée à la taille et qui lui descendait à mi-jambe. La tête ronde, bouffie et rosée était percée de petites entailles, enchâssées dans la profusion des chairs, et d'où émergeaient un regard, des sons. Il avait une carrure énorme que la coupe de la blouse faisait paraître monolithique. En réponse à l'interrogation muette de Georges, il dit :

— Il devrait être mort, mais il s'agrippe. Les organes flanchent les uns après les autres. Il faudrait presque abattre ces moribonds qui n'ont plus qu'un souffle, mais qui rôdent au bord de la mort, refusant de partir.

— Voulez-vous dire qu'on doit consentir à sa propre mort ?

— Oui, il faut d'abord mourir en esprit. La souffrance aide, mais très souvent, c'est le prêtre qui a le dernier mot. La résignation n'est pas un mot vague...

Lucien ne se résigna pas. Son agonie dura cinq jours. Georges obtint de les passer auprès de son ami, délaissant Sylvie qui ne comprenait rien à cet éloignement.

À son retour des funérailles, Georges trouva une invitation de Colette à déjeuner le lendemain avec le peintre de Sylvie dans un grand restaurant français de la rue de la Montagne. « Ainsi, pensa-t-il, avec humour, elle n'avait pas oublié sa promesse. Je l'avais mal jugée. Il faudra que je dise cela à Jeanne. » Mais ne voulant pas profaner le souvenir de Lucien, il s'excusa. Sa douleur ne l'empêchait cependant pas de revoir Sylvie ; il courut chez elle, mais elle n'y était pas. Il ne pouvait s'expliquer cette fuite de la jeune femme qui avait sûrement appris son retour. Que se passait-il dans son esprit ? Georges imagina que Colette était intervenue, qu'elle avait peut-être exigé la rupture immédiate. Le sang lui afflua au visage ; il avait maintenant la conviction de tenir la vérité. Et il se mit à interpréter une kyrielle de petits faits décousus à l'appui de cette thèse.

Le lendemain, son père lui téléphona. Il imagina aussitôt qu'il allait lui dire ce qui s'était passé. Non ! Il avait seulement besoin d'un peu d'argent. Il en parlait d'une façon indirecte et Georges fit mine de ne pas entendre sa demande. Il ne voulait pas expliquer qu'il était lui-même un peu embarrassé, que sa double vie lui arrachait jusqu'au dernier sou. D'ailleurs, son père n'aurait aucune difficulté à se procurer cet emprunt en s'adressant à Paul. Il n'avait aucun scrupule. Ils étaient ainsi dans la famille.

Mais pourquoi ne disait-il rien de Sylvie ? Pourquoi l'aurait-il fait ? Il ignorait tout de leurs relations. Ou feignait-il seulement. Son appel, cette demande d'argent ne servaient-ils que de préambule à une nouvelle plus grave ? Non ! Il attendit en vain.

Il avait mille fois vécu ces émotions tumultueuses au temps de son adolescence, des premiers rendez-vous amoureux. Il avait même faussé compagnie abruptement au délégué influent d'une fondation américaine à qui il avait été recommandé, à cause d'un accès de jalousie imaginaire pour une jeune fille dont il avait oublié jusqu'au nom un mois plus tard. Ses émotions dans ces moments-là l'hypnotisaient. Il ne vivait plus.

Quand son imagination prenait cette pente, rien ne pouvait la retenir ; elle interprétait tout selon son optique, elle devenait d'une logique rigoureuse dans la folie. L'âme se débattait, se torturait, se rendait malade, se tuait de mille façon et ne ressuscitait que pour mourir de nouveau.

Georges se défendit. Il jugeait indigne de se laisser ainsi emporter à la dérive. Ses appréhensions se confirmaient rarement. Il refusa de jouer le jeu, dont il avait perdu l'habitude avec les hasards de l'amour, et réussit à atténuer l'angoisse que lui instillait sa passion menacée.

Il s'arracha à sa torpeur et se rendit au journal, où il avait commencé avec Lucien comme jeune reporter, fraîchement émoulu de l'université, et dont, après avoir gravi péniblement les échelons, il était devenu le directeur. Sa carrière littéraire ne lui avait été d'aucun secours dans son métier. Il avait poursuivi les deux occupations chacune sur son plan, isolée de l'autre. La littérature lui avait pourtant ouvert une carrière universitaire, mais celle-ci ne lui avait apporté que des déboires.

Dans son bureau, Georges Hautecroix retrouva ses problèmes. Depuis quelque temps, en fait depuis l'alliance avec Mayron, un ferment de discorde travaillait la salle de rédaction. Les intrigues pourrissaient tout. Georges avait surpris sa secrétaire conversant à voix basse dans l'antichambre avec un des principaux lieutenants de Mayron, à l'encontre de la consigne qu'il lui avait donnée. Après le départ du jeune homme, elle ne s'était pas expliquée. Georges lui avait marqué son déplaisir. Elle l'avait regardé de ce regard particulier qu'elle avait presque toujours pour lui, un regard ouvert qui buvait ses paroles, les résorbait, mais ne révélait rien de ce qui se passait à l'intérieur où les mots s'engloutissaient.

Quelquefois, il réussissait à la faire rire. Un jour, une allusion à un événement oublié avait touché la jeune femme. Il avait lu un assentiment dans ses yeux ; il avait cru pressentir un secret dont elle lui communiquait non le contenu – c'eut été trop – mais l'existence. Non sans une certaine tendresse.

C'était une petite femme mystérieuse, très jeune encore, et vivant avec un homme du type subalterne, au visage fermé, avec quelque chose de dépravé dans les traits, qui venait la chercher en auto le soir et la ramenait le matin. Georges ne l'avait jamais vue en dehors du bureau sans cette ombre, un peu cynique, peut-être dégénérée.

Ce jour-là, quand il voulut la forcer dans ses retranchements, elle lui dit :

— Vous n'avez pas confiance en moi.

C'était vrai en dépit de la dénégation de Georges qui ne voulait pas se montrer trop dur.

Quelques jours plus tard, des documents manquaient dans les classeurs de son bureau. Il les réclama. Un peu plus tard, il eut l'impression qu'on avait visité ses tiroirs. Que se passait-il ? Où cela s'arrêterait-il ? Devait-il recourir à la police ? Les dommages en eux-mêmes étaient insignifiants, les documents sans valeur. Mais il n'aimait pas cette incertitude, ni le silence de la jeune fille. Il y avait là quelque chose d'assez inquiétant. De toutes façons, ces intrusions ne pouvaient se passer à l'insu du personnel. Il réunit tout le monde et leur fit part de ses constatations.

La secrétaire démissionna. C'était un coup de tête de la jeune fille, perpétré dans les plus mauvaises conditions. Sans doute son geste ne voulait-il être qu'une interrogation. Une demande discrète de lui faire confiance. Mais tout la séparait maintenant de Georges qui l'avait, à plusieurs reprises, réprimandée vertement. Il se jeta comme un naufragé sur cette démission. Tout dans ses paroles, dans ses gestes, dans sa précipitation à accepter disait sa joie du départ de la jeune fille, sa hâte que tout soit enfin consommé. C'était mal terminer une collaboration de quatre ans. Mais il avait perdu confiance en elle au-delà de tout ce qu'elle aurait pu imaginer. Pourtant, il eut hésité à la renvoyer, ne pouvant oublier son dévouement. Elle défendait sauvagement ses intérêts avant l'intervention de Mayron et peut-être encore à ce moment, en dépit des apparences...

Tout arrivait en même temps. À peine Georges s'était-il remis du choc causé par le départ de sa secrétaire que Sylvie, à son tour, passait dans le camp ennemi. Ne venait-il pas de l'apercevoir, perchée sur la sellette arrière de la moto de Mayron, se cramponnant à celui-ci, en plein jour, dans cette rue Stanley, où elle ne mettait plus les pieds, disait-elle. Elle n'avait rien de frêle alors ! Le vent se jouait dans ses cheveux libres et elle riait à pleines dents.

Georges découvrait à l'improviste un visage jusque là caché de la jeune femme, le visage qu'elle avait loin de lui dans cet impénétrable univers où il se défendait de la suivre, même en pensée, et dont il redoutait de l'entendre parler.

La moto avait disparu. La scène s'était déroulée avec une telle rapidité, Georges avait été si ému de reconnaître Sylvie qu'il aurait pu se croire le jouet d'un hallucination. Pensant constamment à la jeune femme, en reconnaissant Mayron, il avait cru tout naturellement voir Sylvie dans la forme féminine qui se pressait contre lui. Et il était vrai qu'il avait moins identifié la jeune femme à son visage qu'il ne voyait qu'à demi, qu'à une attitude, à une certaine façon de se tenir la tête et de caresser le dos de son conducteur du bas de sa figure légèrement retournée. Mais ce geste l'identifiait plus cruellement que tout. Combien de fois, Sylvie ne l'avait-elle pas tenu ainsi, caressé ainsi à pleins bras, non sur la sellette d'une moto, mais dans leur chambre, quand la gratitude éclairait tout son être.

Non, Georges n'avait pas besoin de lire son sort dans les yeux de la jeune femme pour connaître dans son cœur que c'était fini entre eux. Cette rencontre lui paraissait bien superflue.

Sans doute, allaient-ils dîner ensemble. Son imagination lui montrait Sylvie dans ce restaurant où ils se retrouvaient d'ordinaire, assise à côté de Mayron sur la banquette, leurs mains se touchant. Et cette vision de la femme qu'il aimait dans les bras d'un bellâtre aux cheveux parfumés lui causait un pincement atroce.

Et pendant qu'il se torturait ainsi, son intelligence lui montrait la banalité, le côté lieu commun de ce qui lui arrivait. Tous les hommes de son âge qui cherchaient le bonheur dans des bras de vingt ans s'exposaient sans doute à être trompés ; il en éprouvait une certaine amertume, de l'indignation, du dégoût vite recouverts par la tentation de fermer les yeux. Un peu plus, un peu moins. Sylvie avait aimé avant de le connaître – il ignorait le nom de ses amants – elle avait été mariée. Ne lui ayant donné aucun droit sur lui, pourquoi eût-il exigé d'en avoir sur elle ?

Mais avec Sylvie, il avait cru... Ils s'étaient vraiment aimés au delà de la chair. Pour eux, la sexualité n'avait pas été l'unique enjeu. Et voici que rétrospectivement la différence paraissait minime.

Elle le quittait, mais elle refuserait de se cacher. C'était un de ses attraits les plus désarmants que cette franchise qu'elle portait en tout, ce mépris des convenances quand il s'agissait de son amour.

Tout cela n'était plus, ne serait plus. Georges souffrait aussi dans sa vanité. Il s'était toujours interdit de croire à la durée de cette passion, de s'abandonner à son instinct comme ces hommes primitifs qui attachent leur vie à un être, le laissant prendre sur eux un tel ascendant qu'au moment de la rupture il leur faut tuer ou se tuer.

Maintenant, il s'effrayait de cette pensée qui venait de le traverser comme un bolide lumineux. Au cours de leurs relations, Sylvie ne lui avait jamais demandé de quitter sa femme. Et ce silence indiquait sans doute que pour elle cet amour différait peu des passades. Il s'arracha brusquement à ce cours de pensée, indigne de lui, de leur amour. Sylvie avait été un moment lumineux de sa vie – correspondant au milieu de son âge à cette fulgurante apparition de son enfance, la petite boulangère. Il ne pensait plus à elle qu'au passé...

L'alliance de Mayron commençait à porter ses fruits. La rumeur le désignait maintenant comme le successeur de Carrel. D'autre part, dans la rue, certaines personnes l'évitaient. Il lui était arrivé comme à tout le monde de croiser parfois quelqu'un qui faisait mine de ne pas le voir. Lui-même, à l'occasion, détournait les yeux, sans scrupule, à la vue d'une connaissance qu'il n'éprouvait aucun plaisir à saluer. Maintenant, beaucoup de gens sur son passage s'appliquaient à détailler le contenu d'une vitrine.

Dans un restaurant où il avait sa table, le petit juif préposé à la rôtisserie, n'avait plus à son égard la même attitude. Il paraissait avoir pris Georges en aversion. Il n'osait le traiter mal parce que son patron s'arrêtait chaque fois à sa table pour bavarder un moment, mais il restait hostile, le regard en-dessous. N'ayant rien à se reprocher, Georges, se fit un point d'honneur d'amadouer le cuisinier. À la visite suivante, il le salua ostensiblement. L'autre baissa les yeux, interdit, et l'écrivain crut avoir commis une maladresse en feignant de ne pas remarquer son hostilité et en passant outre. Mais deux jours plus tard, le cuisinier lui rendit son salut, un peu timide, de nouveau aimable.

Quand la caissière lui remit sa monnaie, d'un petit geste retenu, presque furtif, il eut l'impression d'être trompé, mais en même temps, très nettement, l'impératif lui vint de ne pas protester. Sa tranquillité d'esprit valait bien ce léger sacrifice. Tant pis si la note se chiffrait par quelques sous de moins ! Il éprouvait ce léger malaise qui vous reste après un incident de ce genre, un mécontentement, une insatisfaction de soi, un mépris de son inaptitude à défendre ses droits sous le fallacieux prétexte que l'erreur est minime et qu'il s'agit bien d'une erreur involontaire, mais en réalité par pusillanimité. Pendant qu'il marchait dans la rue, les idées mises en branle par l'incident poursuivaient leur chemin et tout à coup, il se rappela que l'erreur c'était lui qui l'avait faite, ou plutôt ne l'avait pas faite puisqu'il s'était abstenu de protester contre ce qu'il croyait alors une injustice et qui venait d'un oubli de sa part. Le malaise qui avait ébranlé sa sensibilité provenait donc d'une autre cause : d'une méfiance engendrée par la lutte de son parti contre les Juifs. Il était heureux de ne s'être pas laissé aller à sa première impulsion et d'avoir ainsi évité de provoquer une scène qui n'eut pas manqué de le couvrir de ridicule.

Depuis quelque temps, la violence triomphait sous les formes les plus répugnantes : attaques nocturnes contre les Juifs, vandalisme, coups de mains, voitures lancées à toute allure, échauffourées, autobus renversés, coups de feu en pleine rue. Des citoyens avaient été battus en plein jour. La ville connaissait un régime de terreur.

Georges Hautecroix tenta de protester, mais il se heurta partout à des fins de non recevoir. Mayron le fuyait. Un moment, il fut près de s'affoler, de s'abandonner à la panique – qui prend la forme d'une crainte irraisonnée aussi bien des choses que des hommes – savourant son impuissance non seulement à conjurer le sort, mais même à défendre son âme contre les coups que lui portaient en ricanant Mayron et sa clique. Il s'indignait de s'être par sa faute, placé dans un situation telle qu'un blanc-bec pouvait le tenir en échec.

Il marchait comme un somnambule. Son corps suivait le dédale des rues et des trottoirs, mais son esprit malade ne prenait aucune part à ces mouvements. Le matin, il avait pris la décision de se désolidariser du parti en résignant son poste de directeur du journal. Il se rendait au bureau pour la dernière fois. Il ressemblait à un homme qui s'est engagé dans un tunnel et qui s'avance dans l'obscurité ignorant la nature du danger qui le menace.

Tout était confus dans son esprit. Que sa décision de s'allier à Mayron ait été une erreur ne faisait aucun doute. Mais de quel raisonnement était-elle l'aboutissement ? Pourquoi avait-il cédé au besoin de dénoncer son œuvre, de prendre le contre-pied des idées de sa jeunesse. Comment en était-il arrivé à ce détachement ? Durcissement naturel de l'âge ? dégoût des querelles médiocres ? crise religieuse provoquée par son amour pour Sylvie ? Il y avait de tout cela. Mais surtout, il avait pris conscience de la caducité sur le plan universel des revendications que jusque là il avait jugées essentielles. Il avait dépassé le plan où le nationalisme est TOUT pour accéder à ce palier où il n'est qu'un problème intégré aux autres.

La fin de cette aventure le laissait les mains vides. Tous les sacrifices qu'il avait consentis, tous ses efforts s'engouffraient dans le néant. Il ne lui restait que des dettes et des ennuis. Il devait recommencer à neuf, alors que les siens ne croyaient plus en lui et que lui-même se sentait ébranlé dans sa volonté.

Longtemps, il avait tendu vers l'indifférence qui lui paraissait le paroxysme de la personnalité ; l'ayant atteinte, il y découvrit une équivalence du désespoir. Mais est-ce bien ce qu'il avait souhaité cette apathie, cette anarchie intérieure ? Son malheur ne résultait-il pas des obligations qu'il avait assumées sans y croire ?

Georges pénétra dans la salle de rédaction presque vide, où les « vedettes » de l'équipe n'étaient pas encore entrées. Il n'y avait en ce moment que du fretin : Mulet, qui avait été poussé sur la voie d'évitement à cause d'une maladie cardiaque ; Romains, à peu près inutile, mais qui continuait de porter beau – un œillet frais à la boutonnière – et d'impressionner les serveuses ; Brouillé, ancien carabin échoué aux dépêches et qui citait Voltaire et saint Augustin... On leur confiait la préparation des bulletins, la confection des bouche-trous, la surveillance des télétypes. Tous ces humbles sentaient qu'un drame se jouait au-dessus de leur tête et ils en attendaient, résignés, le dénouement.

Georges, debout devant son classeur, dépouillait ses dossiers, déchirant et jetant le papier pêle-mêle sur le parquet. Un moulage en creux de la figure austère de fondateur du journal, détaché du mur et placé sur la table au milieu des dossiers empoussiérés, grimaçait sinistrement.

Dans son cœur, l'écrivain ressentait le contre-coup des longs jours d'indécision et d'attente qui avaient suivi la découverte du rôle qu'on lui faisait jouer. Il était las de la mesquinerie de certains obligés, de la trahison d'anciens amis. Il n'avait pas su s'habituer à l'arrogance des partisans de Mayron, ni aux manœuvres effrontées de ceux qui s'étaient vendus à lui corps et âme.

La nouvelle de sa démission jeta la consternation dans le groupe Mayron. Celui-ci croyait l'avoir intimidé ; il était certain de l'avoir à sa merci. Et voilà que tout volait en éclats.

Mayron accourut au journal. Il voulait entendre les griefs de Georges Hautecroix, se faisait fort de tout « arranger ». Jamais, disait-il, le parti ne s'était à ce point approché du pouvoir ; il le sentait à portée de la main. Rien, ni personne ne pouvait désormais l'empêcher de le prendre. Enfin, le mythe séculaire du libérateur allait se réaliser.

Georges ne l'entendait pas. Il continuait de ranger ses notes. Mayron ravalait sa colère. Il poursuivit :

— Tout favorise le mouvement : une crise de conscience collective milite en faveur de la révolution. D'autre part, le pays n'avait jamais compté autant de chômeurs, en majorité canadiens-français. La jeunesse tenait des réunions tumultueuses, les universités bougeaient ; dans tous les milieux, on réclamait contre les puissances d'argent, les empiétements aux droits fondamentaux, les libertés civiles. On s'en prenait aux trusts, aux cartels, aux juifs. Mais ces forces, laissées à elles-mêmes, se dispersaient, ne pouvaient rien ; elles avaient besoin d'être canalisées. Pour Mayron, nationalisme était synonyme de fascisme. Georges croyait encore aux méthodes démocratiques ; la jeune génération mettait sa foi dans un chef infaillible et dans des méthodes autoritaires. Georges refusait de reconnaître dans cette volonté de pouvoir à tout prix, dans cette philosophie à courte vue les idées qu'il avait défendues. Il ne voulait plus, disait-il, en restant dans le parti devenir solidaire d'un ensemble de procédés qu'il désapprouvait.

Mayron avait élevé la voix. Il ne comprenait pas qu'on pût lui résister. En termes non équivoques, il somma Georges de se rendre. Avec lui, il serait porté au pouvoir, s'il s'opposait, il serait détruit.

— Voyez Carrel. Il a eu le même choix et il a refusé. Et maintenant, rejeté de tous, même des siens, c'est par un journal adversaire, qu'il va apprendre sa destitution. Quelle pitié !

Le jeune homme était très pâle et sa cicatrice luisait comme une couture de métal sillonnant le côté gauche de son visage depuis l'œil jusqu'au menton. Il sifflait de colère, toutes les dents découvertes en un rictus animal. Georges détourna les yeux. Mayron marcha vers son aîné, les poings fermés ; celui-ci s'apprêtait à se défendre, mais sans en rien laisser voir. Rien ne se passa.

Le surlendemain, Mayron fit battre Brouillé. On l'avait entraîné dans un club à quatre heures de l'après-midi, parmi les tables à demi-desservies, la cendre et les mégots flottant dans les soucoupes et les tasses, les serviettes souillées, jetées en vrac un peu partout. « On n'avait pas eu le temps de soigner le décor. » Mayron, dissimulé derrière un écran, dirigeait lui-même les assommeurs.

Brouillé, les vêtements en lambeaux, le faux-col à demi-arraché, le visage couvert d'ecchymoses, ne se défendait plus. On lui répétait comme une leçon :

— Hautecroix va retirer sa démission !

— Vous ne connaissez pas monsieur Hautecroix, si vous croyez l'intimider de cette façon.

— Nous allons le forcer, dit le premier.

— Sans son appui, nous devrons attendre des mois, ajouta son compagnon.

— Pourquoi me dites-vous tout cela ? Pourquoi vous attaquer à moi ?

— Pour lui montrer que nous sommes décidés à tout.

— Pour lui donner un avant-goût de ce qui l'attend.

On le relâcha enfin et l'un de ses agresseurs le reconduisit en auto jusqu'à l'entrée du journal, où il le projeta sans ménagement sur le trottoir.

— N'oublie pas de répéter à Hautecroix tout ce qu'on t'a dit.

Affaibli, diminué, honteux, Brouillé s'effondra au milieu de l'escalier. Georges accourut et le soutint jusqu'à son bureau. Affalé dans le fauteuil des visiteurs, la tête enfouie dans les mains, il raconta les traitements qu'on lui avait fait subir.

— Mayron croit le moment venu de tenter un coup de main, dit-il.

— C'est de l'enfantillage ! Ils ne sont qu'une poignée, sans armes...

— Ils vont profiter d'un soulèvement des chômeurs. Ils ne manquent pas d'armes. Et ils ont des intelligences dans la police, dans l'armée même. Au début, Mayron veut appuyer le mouvement sur des figures politiques et sur les journaux, pour éviter d'inquiéter les gens en place. Vous êtes l'un de ceux sur lesquels ils comptent.

— Mais comment Mayron a-t-il pu croire que je consentirais à m'abaisser à jouer ce rôle ?

— Pour votre malheur, à leurs yeux, le succès du coup repose sur votre acceptation.

Brouillé découvrit son visage tuméfié et ensanglanté.

— Et c'est pour cela qu'ils vous ont mis dans cet état ?

— Ils ne reculeront devant rien.

— Venez, Brouillé, nous allons d'abord vous panser.

Depuis quelques minutes, Georges ressentait un grand calme. C'était en lui-même, par lui-même qu'il avait failli être vaincu. Ce sang caillé dans le visage de son collaborateur l'arrachait à un cauchemar où il animait contre lui-même un Mayron créé de toutes pièces par une imagination surexcitée. Le vrai Mayron, c'était un adolescent inquiet, troublé, qui s'abaissait à faire battre un vieillard sans défense. Quant à lui, Georges, si le jeune révolutionnaire recourait à de telles tactiques pour l'influencer, c'est qu'il avait cru voir en lui un frère dans la peur. Même en démissionnant quelques jours plus tôt, il cédait à ce sentiment. Ses idées, ses attitudes... En creusant un peu, il découvrait qu'il voulait renoncer à tout, sous prétexte de prendre un nouvel élan, mais en vérité pour se terrer et lécher ses plaies. Se pouvait-il que l'abandon de Sylvie l'eut diminué à ce point ? Certes, il ne pouvait être question de rester au journal. Eh bien, son dernier article serait une attaque virulente contre Mayron et l'aile gauche du parti.

La joie de l'aveu qu'il venait de se faire décupla la force de son esprit. Il avait oublié sa fatigue, son découragement. Le coup de fouet de cette décision avait secoué sa torpeur. Un voile se levait de son âme et il regardait la vie comme un homme qui a exorcisé un démon. « Au moins ainsi, se dit-il, tous les ennemis sont du même côté. »

Avant de s'attaquer à son article, Georges descendit mettre Brouillé dans un taxi. Quand ils atteignirent le trottoir, les séides de Mayron avaient vidé les lieux.

— Mon pauvre Brouillé, dit Georges, devant la portière du taxi, je regrette d'être la cause de ce qui vous arrive. Si je puis quelque chose... n'hésitez pas à me le dire.

— Merci, patron, je suis content d'avoir pu vous être utile. Mais, vous savez, Mayron m'a rendu service à moi aussi. Avant que ses assommeurs ne commencent à me frapper, j'avais peur, puis j'ai encaissé les coups avec le sentiment que j'étais plus fort qu'eux. C'est assez étrange ce qui s'est passé. Pendant qu'on me frappait, ma conscience photographiait chacun des meubles, la disposition des objets, aucun détail ne m'échappait, rien ne me paraissait indifférent. Je me disais : Dans une heure, les clients vont arriver, ils vont s'asseoir à ces tables sans se douter de ce qui s'y est passé cet après-midi. On pourrait me tuer, personne ne s'en apercevrait. Les gens continueraient de passer derrière cette vitre, courant à leurs affaires, indifférents à ce qui m'arrivait. Et c'est cela qui me faisait le plus mal : l'indifférence des gens. J'en avais la nausée. Le monde tout à coup me parut irréel. À ce moment, je cessai de croire qu'on allait me tuer. Je l'avais cru tout d'abord, tant mes assaillants mettaient de vigueur dans leurs coups. Mais quand Mayron m'a parlé, quand ils ont commencé à me parler, j'ai cessé d'attendre la mort, si ce n'est par accident. Mais je vous ennuie avec toute cette histoire.

— Au contraire, Brouillé, mais je crois que vous devez vous hâter de rentrer chez vous.

— Vous savez, patron, en ce moment, j'ai l'air plus piteux que ce que je ressens.

— Je n'en doute pas.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on peut se révéler à soi- même son courage.

Le bouffon reprenait le dessus en Brouillé, un personnage qui ne sommeillait jamais longtemps. Il se rendait compte, le danger passé, que la peur entrait pour une part importante dans la douleur qu'il avait ressentie sous les coups. Maintenant, dans l'exaltation de survivre, il crânait, se jouait un rôle, comme il avait fait toute sa vie et particulièrement le jour où il avait, dans un geste qu'il jugeait alors « le plus noble de sa vie », sacrifié ses études de médecine pour épouser une fille qu'il croyait enceinte de ses œuvres, À la maison, tout à l'heure, il raconterait la scène de l'après-midi en l'embellissant de considérations morales sur la loyauté, les principes, le secret professionnel. Il tenait enfin un rôle qu'il pourrait jouer devant sa famille – et pas seulement dans son imagination, comme le précédent – et dont il prévoyait qu'il ne s'épuiserait pas.

« On reparlerait de ce jour où votre père a été battu... »

Georges remonta à son bureau et écrivit son article. Parfois, les pensées d'en arrière, comme il les appelait, reprenaient le dessus et, débordant le champ de la conscience, s'interposaient entre la page et lui. Mais cela durait peu. Pour la première fois depuis longtemps, il tenait son âme bien en mains.

Son article terminé, il le porta lui-même au prote et attendit les galées accoudé au marbre. Et ce n'est qu'au moment où les camions chargés de paquets de journaux quittaient le sous-sol qu'il reparut à la salle de rédaction. Désormais, il serait vain de tenter de s'assurer de sa personne. On ne pouvait plus rien contre lui.

Dans l'antichambre, une visiteuse l'attendait. Il ne la reconnut pas tout d'abord. Elle lui tournait le dos. Mais au mouvement accéléré de son cœur, il sut que c'était elle. Le temps s'était arrêté. Sylvie souriait. Elle lançait vers lui de tout son être des ondes interrogatives, cernait son humeur. Elle s'informa de sa santé, de son travail. Ils avaient l'impression de se parler à travers un mur. Pouvait-il en être autrement ? Depuis quelques jours, il avait souvent essayé d'imaginer son retour. Ce fut la jeune femme qui rompit la glace qui les environnait :

— Tant pis ! dit-elle à la fin d'un monologue intérieur. Il faut que je parle.

Puis, après un silence :

— Je ne te dérange pas ?

Elle avait paru hésiter à le tutoyer.

— Comment peux-tu me demander cela ? Mes sentiments n'ont pas changé. Ils ne changeront pas.

— Les miens non plus !

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Ce serait très long. Je connaissais Mayron avant de te rencontrer. C'est pour lui plaire que je suis venue chez toi le jour où nous nous sommes parlé pour la première fois. Quand il a appris que je t'avais revu, il a menacé de me tuer.

— Je vous ai vus en moto, rue Stanley.

— Il n'est plus rien dans ma vie depuis que je te connais...

— Dis-moi ce qui s'est passé ?

— Il ne s'est rien passé.

De nouveau entre eux un mur. « Elle a pris ce moyen de me crier sa détresse », pensa-t-il. Il comprendrait trop tard qu'en revenant à lui, ce jour-là, elle signait son arrêt de mort.

— Je ne puis continuer de vivre sans toi, dit-elle.

Elle se serrait contre lui, les yeux inondés de larmes et, entre deux baisers, lui répétait :

— Je te demande pardon, je te demande pardon...

— Partons ensemble, dit-il. Nous irons en Europe.

— Mais le journal ?

— J'ai déjà remis ma démission. Je t'expliquerai. D'ailleurs, après l'article que je viens de signer, c'était superflu.

— Tu es complètement libre alors ?

— Complètement.

— Rien ne me retient non plus.

La passion avait chassé Jeanne de ses préoccupations. Dans la rue, des intimes parfois s'informaient de sa femme, quelques-uns avec une pointe d'ironie dans la voix, les autres, sincèrement :

— Que devient Jeanne ?

— Elle est toujours à la campagne avec les enfants dont les cours ne reprennent qu'en octobre.

Jeanne avait choisi le silence. Sans doute, l'éloignement rendait-il sa situation moins pénible. Mais à la rentrée qu'arriverait-il ? En attendant, elle était hors de la portée des fanatiques, oubliée de Mayron.

Il commença sur un bout de papier le brouillon de la lettre qu'il voulait lui adresser pour la prévenir de son départ avec Sylvie et consommer définitivement la rupture avec son passé. « Quand tu liras ces lignes, Jeanne, j'aurai mis fin à une longue imposture et tu seras libre de refaire ta vie. » Il ne croyait pas un mot de ce qu'il venait d'écrire. Comment Jeanne pourrait-elle refaire sa vie ? Je devrais me sentir accablé, pensa-t-il, mais ce que je ressens c'est presque de la joie. Pourtant il n'avait pas cessé d'aimer sa femme. « Ce que je vais écrire ici, commença-t-il, sur une nouvelle feuille, va te faire mal, je le sais... » Si seulement Jeanne, par ses reproches, avait ouvert la brèche. Il renonça à écrire, se sentant odieux.

La vie de Georges, gravitant autour de Sylvie, en arrivait à exclure tout ce qui n'était pas la jeune femme. Pourtant, depuis qu'il avait perdu et retrouvé celle-ci, Georges ne croyait plus à l'infini de leur amour. Il ne se fixait aucun objectif lointain avec elle, mais se disait : « Voici encore un jour où elle est à moi... Dix jours se sont écoulés depuis qu'elle est revenue. Demain, nous allons nous revoir... »

De son côté, la jeune femme vivait dans l'angoisse depuis la disparition de Mayron, à la suite d'un coup de main raté, dont on le tenait responsable. Il y avait eu des morts. Abandonné par le parti, à la suite de la dénonciation de Georges dans le *National*, pourchassé par les policiers, il se cachait. La jeune femme redoutait qu'il ne tentât de venger sur elle le coup que lui avait porté son amant. Déjà, elle avait reçu des lettres de menaces dont elle n'avait rien dit à Georges. Mais celui-ci, devinant son malaise, hâtait les préparatifs du départ.

Georges errait dans la salle des pas perdus. Dans quelques minutes, Sylvie serait là et ils attendraient ensemble le moment de monter à bord de l'avion. Derrière une baie vitrée, une fillette, à qui sa mère montrait le mouvement des feuilles que le vent soulevait et faisait tournoyer, leva les bras en croix, et agitant les mains, fit mine de s'envoler. Georges s'aperçut alors qu'elle souffrait d'une maladie des muscles et que ce qu'il avait pris pour un jeu n'en était pas un. Il fut profondément touché. Une dame, qui avait suivi à ses côtés le manège de la fillette, rencontra son regard et lui sourit. C'était une comédienne connue, rencontrée naguère chez Colette. Elle l'avait reconnu. Il n'eut pas l'idée de se présenter, comme il l'eût fait en d'autres circonstances, et de lui parler. Il se contenta d'imaginer ses pensées, lui rendit son sourire et se remit à marcher. Nous avons pour chacune des personnes que nous connaissons des phrases qui se présentent à l'esprit au moment de les aborder et qui servent en quelque sorte de trame à la conversation. Quand Georges apercevait de loin le mari de cette actrice, un courtier en valeurs chez qui il transigeait parfois des affaires, il pensait aussitôt à lui demander : « Comment vont les affaires ? » renouant ainsi dans l'esprit de son interlocuteur un lien détendu par l'absence, établissant mieux que la simple salutation ou les échanges de questions au sujet de la santé, une relation de second degré de connaissance. Il fut étonné de suivre de telles pensées en attendant sa maîtresse.

Il n'avait aucune raison de redouter que la jeune femme, qui désirait autant que lui ce voyage, pût lui faire faux bond. Mais les minutes passaient. Elle aurait dû être là. L'arrivée d'un importun, une visite imprévue de Colette avaient pu la retarder. Il s'enferma dans une cabine, composa le numéro de l'appartement et attendit. Au bout de la ligne, il crut entendre le son du cornet qu'on soulève, puis rien. Son cœur se serra. Il comprit soudainement qu'elle ne viendrait pas, qu'il ne la reverrait plus.

Il monta seul dans l'avion, espérant encore jusqu'au moment du décollage. La pensée l'avait traversé de décommander son voyage, de courir à la trace de la jeune femme disparue. Mais pourquoi ? Sans doute avait-elle été reprise par son passé. Et d'autre part, il y avait Jeanne à qui il n'aurait pu expliquer ce revirement.

Si Sylvie ne l'avait pas aimé, peut-être de son côté n'avait-il fait que poursuivre auprès d'elle le rêve de tout homme vieillissant de revivre sa jeunesse. La jeune femme s'était trouvée là alors que la lettre de Lucien et l'insuccès de son roman le poussaient à se détacher de la vie confortable à laquelle il imputait ses malheurs. Elle avait été à ses yeux e symbole du recommencement. Mais cette habileté du romancier d'avilir ses sentiments – en d'autres temps, au contraire, de les magnifier, mais toujours de les transmuer – pour les priver de leur virulence, n'opérait plus. Il avait voulu jouer à l'amour, il lui fallait maintenant aller jusqu'au bout de sa souffrance...

Mais il n'arrivait pas à en prendre son parti.

L'avion, moelleusement posé dans l'éther, paraissait immobile, comme son cœur. Une épaisse brume montait des profondeurs, s'élevant par couches opaques jusqu'à recouvrir complètement les hublots. Dans cette ouate, seul subsistaient le rythme ronronnant du moteur et le giclage de l'air froissé dans les orifices d'aération. Georges sentit la confusion, l'enchevêtrement, le désordre de sa vie. Tous les problèmes qu'il s'était posés, tous ceux que sa conduite posait restaient intacts, sans même l'ébauche d'une solution. À vingt ans, les problèmes sont métaphysiques et insolubles ; à quarante-cinq, ils sont incarnés mais plus insolubles encore. Il se mouvait dans un fouillis sentimental inextricable. Quelqu'un lui toucha le bras. Sa voisine lui demandait du feu. Il se pencha vers elle tenant son briquet allumé. Dès les premiers mots, en même temps que ses préoccupations érotiques, elle lui révéla son âge. Ce qui aurait pu être indécent chez une autre prenait ici un air de mise en garde ironique. Georges n'en avait pas besoin. Il ferma les yeux.

— J'espère que vous aimez parler, dit la jeune femme, parce que je ne vous laisserai pas la paix.

À son arrivée à Londres, il apprit que Sylvie avait été battue à mort par Mayron, dans un garni sordide de la basse ville et que ce dernier avait ensuite tenté de mettre fin à ses jours.

Après la mort de Sylvie, commença pour Georges le véritable amour sans réticences, sans arrière-pensées, sans entraves, sans retenue. La chair alors et la société ne faisaient plus obstacle au don entier, absolu... Dans sa mémoire, toutes les heures vécues avant de connaître la jeune femme ou passées loin d'elle durant les quelques mois de leur liaison perdaient toute précision, toute couleur – îles flottantes que la passion avait submergées – parce que la jeune femme n'en faisait pas partie. D'autre part, Sylvie revivait dans tout ce qu'il faisait. Les quelques semaines de leur amour allaient proliférer au point de remplir sa mémoire de leur végétation, puis son âme même.

Il mit du génie à réunir, non seulement les menus objets personnels de la jeune femme, mais également quelques-uns de ceux qui, dans les endroits publics, l'avaient intéressée et qu'il pût, à prix d'or, se procurer. Il renoua avec ses anciennes amies. Le petit groupe de parasites, cependant, ne lui apprit presque rien. Sylvie n'existait déjà plus pour ces gens sans attache et sans mémoire. Colette, qui le tenait secrètement responsable de la mort de sa fille, ne lui fut d'aucun secours. D'ailleurs, elle non plus ne pensait presque pas à la défunte, incapable d'attention au passé, surtout quand il lui avait été cher. Pourtant, Gisèle voulut bien le rencontrer dans un restaurant où ils avaient pris tous les trois une consommation un jour de printemps. Mais en parlant avec elle de Sylvie, Georges ne reconnaissait pas la femme qu'il avait mal connue certes et mal aimée sans doute, mais connue et aimée pourtant et qu'il aurait sûrement pu retrouver vivante dans les anecdotes qu'on exhumait pour lui pour peu que celles-ci eussent été authentiques. Il renonça donc à ces consolations. Son amour se nourrit quelque temps du remords d'avoir été, dans une certaine mesure, responsable de sa mort et plus encore du regret de n'avoir pas su l'aimer sans arrière-pensée quand elle était là...

Mais comme il était catholique, il se désengagea bientôt de cet amour posthume, qui avait peut-être été son seul, vraiment profond, engagement d'adulte. Georges avait renoncé à l'action. Il vivait en apparence comblé parmi les siens, qui, à nouveau, lui tenaient lieu de la société et des amis qu'il avait perdus. Jeanne paraissait heureuse. D'abord, profondément blessée par la défection de son mari, elle avait songé à le quitter. Mais trop de liens la retenaient. Depuis longtemps, elle avait pardonné...

Georges continua naturellement de publier des livres où les perfectionnements de la technique tenaient la place du cœur et de la pensée. « Si le grain ne meurt », dit le seigneur. En Georges, il avait seulement séché. Pourquoi ? Même dans la passion, l'écrivain n'avait pas réussi à perdre son âme.

Aucune créature,
roman de Robert Charbonneau (1913-1967),
a paru aux éditions Beauchemin,
à Montréal, en 1961.

ISBN : 978-2-89816-904-5

© Vertiges éditeur, 2023

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2023

– 1905e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org